de la part

ÉLOGE

DE

M. LE B^ON CUVIER,

PAR C.-L. LAURILLARD,

CONSERVATEUR DU CABINET D'ANATOMIE

AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS.

DISCOURS

COURONNÉ

PAR L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE BESANÇON,

DANS SA SÉANCE DU 24 AOUT 1833.

PARIS,

F.-G. LEVRAULT, LIBRAIRE,

RUE DE LA HARPE, N° 81,

ET MÊME MAISON A STRASBOURG.

1833.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N° 30.

ÉLOGE

DE

M. LE B^ON CUVIER.

> La vie des savans nous enseigne à chaque page que les grandes vérités n'ont été découvertes et établies que par des études prolongées, solitaires, dirigées constamment vers un objet spécial, guidées sans cesse par une logique méfiante et réservée.
>
> CUVIER, *Él. hist. des membres de l'Académie des Sciences.*

Si des génies supérieurs n'avaient de temps à autre paru dans le monde, et n'étaient venus communiquer aux sociétés l'activité de leur esprit, celles-ci seraient toutes encore dans un état bien voisin de leur enfance. Après avoir pourvu à leurs plus impérieux besoins, les hommes, retombés dans leur indolence naturelle, n'auraient fait aucun effort pour entrer dans la carrière du perfectionnement, et l'état d'ignorance dans lequel se trouvent encore des peuplades nombreuses serait peut être aujour-

d'lui celui de l'humanité tout entière. Mais telles n'étaient point nos destinées : il entrait dans les vues du pouvoir suprême que notre intelligence grandirait toujours ; et pour atteindre à son but, il a voulu que, parmi quelques unes de nos races, et principalement parmi celle à laquelle nous appartenons, des génies créateurs se manifestassent, pour mettre en circulation de nouvelles idées, pour dévoiler de nouveaux faits, pour engager leurs contemporains dans des routes nouvelles, et pour les exciter, par l'attrait de la curiosité ou par l'espoir de nouvelles jouissances, à de nouveaux travaux.

L'histoire des sciences nous apprend que plusieurs de ces précepteurs du genre humain, de ces hommes que le destin a fait naître pour être la puissance motrice de leur âge, paraissent ensemble à de certaines époques, comme pour s'exciter mutuellement par une noble émulation, sans laquelle peut-être le feu qui les anime ne répandrait pas d'aussi vives clartés !

La fin du dernier siècle fut l'une des plus brillantes de ces époques ; dans presque tous les genres de savoir, elle a donné naissance à de grands hommes, qui, en ouvrant de nouvelles routes à notre esprit, ont fourni de nouveaux alimens à nos pensées, donné un nouvel essor à notre imagination, et sans contredit celui dont nous entreprenons de faire l'éloge fut l'un de ceux qui jetèrent le plus vif éclat, par la sagacité de ses vues, par l'extrême

clarté qu'il sut mettre dans l'exposition de ses idées, par l'immense étendue de ses connaissances, et par la grandeur des vérités qu'il a révélées.

Au moment où ses premiers écrits parurent, aucun naturaliste peut-être ne pensait que la zoologie pût encore illustrer un nom. Il semblait, en effet, que Linnæus, par ses méthodes précises et faciles; Buffon, par ses tableaux animés, ses vues hardies, et cette alliance inconnue jusqu'à lui de la science avec l'éloquence, eussent épuisé la matière; mais, pour l'homme de génie, la nature est une source intarissable d'études et de méditations. En appliquant les principes de la méthode naturelle à la classification des animaux, M. Cuvier parcourut une carrière zoologique non moins brillante et non moins étendue que celle de ces deux grands hommes.

Jusqu'à lui, quoiqu'elle eût occupé Camper, Blumenbach, Hunter, Daubenton, et Vicq-d'Azyr, l'anatomie comparée n'avait guère été qu'un objet de curiosité ou de dissertations plus ou moins ingénieuses; M. Cuvier sut en faire une science, devenue entre ses mains la base fondamentale de l'histoire naturelle, et la source la plus abondante de vérités physiologiques.

Les travaux des de Saussure, des Deluc, des Pallas et des Werner, paraissaient avoir amené la géologie à la perfection qu'elle pouvait atteindre; M. Cuvier, par la découverte d'un genre de monu-

mens que la nature vivante a laissé dans les entrailles du globe, créa dans cette science un nouvel ordre d'idées, dont les développemens féconds ont changé le caractère de sa philosophie.

Tel est en abrégé ce que cet Aristote des temps modernes a fait pour la zoologie, pour l'anatomie comparée, et pour l'histoire de la terre.

Il semble que les travaux nécessaires pour donner ainsi une nouvelle impulsion à trois branches des sciences naturelles devaient suffire pour occuper et pour illustrer la plus longue vie; mais ce n'était point assez pour la vaste intelligence de M. Cuvier. Historien des sciences et de l'Académie, professeur éloquent, auteur d'ouvrages immortels, il a voulu rendre à ses contemporains des services plus immédiats, en s'associant au corps chargé de diriger l'instruction de la jeunesse, et les talens qu'il développa dans ces nobles fonctions ayant fait connaître au pouvoir sa capacité pour les affaires, il fut appelé dans les derniers jours de l'empire à prendre part aux travaux du conseil d'Etat, et quelques années plus tard à présider une de ses sections. C'est ainsi qu'il fut entraîné dans une carrière que les évènemens de nos jours ont rendue si difficile, et dans laquelle, exercé comme il l'était à la recherche de la vérité, animé de ce respect religieux pour l'équité que lui inspirait la droiture de son caractère, éclairé par de profondes connaissances administratives, et guidé par une intégrité-

digne des temps antiques, il s'est acquis, comme homme d'Etat, une célébrité peut-être égale à celle qu'il a su conquérir comme savant.

On comprend que, menant de front des travaux si divers, ils aient été plus ou moins mêlés l'un à l'autre; pour nous, qui n'écrivons pas sa biographie, mais son éloge, c'est-à-dire une appréciation de ses mérites, afin de ne point fatiguer le lecteur par des retours fréquens sur le même sujet, au lieu de l'ordre chronologique de ses travaux, nous suivrons l'ordre des matières que nous venons sommairement d'indiquer, et nous essaierons de caractériser sans interruption ce qu'il a fait sur chacune d'elles; mais comme de longs détails sur sa vie ne nous permettraient pas de nous livrer à cet examen, nous n'indiquerons que ceux qui nous paraissent absolument indispensables.

Georges-Chrétien-Frédéric-Dagobert Cuvier naquit le 23 août 1769, à Montbéliard, alors chef-lieu d'une principauté appartenant aux ducs de Wurtemberg, de parens qui n'étaient rien moins que dans l'aisance; et, comme tant d'hommes éminens dont il nous a tracé l'histoire, il fut obligé de lutter, dans sa jeunesse, contre l'infortune.

Son père, après quarante ans de services distingués dans un régiment suisse à la solde de la France, n'avait pour soutenir sa famille qu'une modique pension de retraite, et le jeune Cuvier se vit obligé, pour ne pas être à charge à ses parens,

d'accepter, à l'âge de dix-neuf ans, aussitôt après avoir achevé ses études, le modeste emploi de précepteur dans une ancienne famille de Normandie. Cette résolution, que ceux de ses amis qui savaient apprécier son génie naissant considéraient comme déplorable, fut cependant l'origine de sa fortune. C'est ainsi qu'à notre insu le destin nous conduit souvent au succès par le chemin qui semblait devoir nous en éloigner.

D'une rare aptitude à tous les travaux de l'esprit, doué d'une mémoire prodigieuse, il avait montré de bonne heure un goût très prononcé pour l'histoire naturelle et pour le dessin, que dès son enfance il regardait, et qu'il a toujours considéré depuis comme le moyen le plus sûr de faciliter l'étude de cette science. A l'âge de dix ans, un Buffon étant tombé entre ses mains, il le lut avec avidité, et ne prit aucun repos qu'il n'en eût copié toutes les figures pour les enluminer d'après les descriptions.

Ce goût s'était fortifié à l'académie de Stuttgard, où, sur le récit de ses brillantes dispositions, le duc Charles de Wurtemberg l'avait spontanément placé. Tout en étudiant dans cette célèbre institution (1) la philosophie, les mathématiques, le droit et les sciences administratives, il avait ardemment suivi les cours d'histoire naturelle, et s'était livré pendant ses promenades à la formation d'un herbier et d'une collection d'insectes (2). Ses entre-

tiens avec ses condisciples, et particulièrement avec M. Kielmeyer, le père de la philosophie de la nature, contribuèrent également aux rapides progrès qu'il fit dans toutes les branches de l'histoire naturelle (3).

Arrivé en Normandie dans l'année 1788, les facilités que lui donnait le voisinage de la mer lui firent naître la pensée d'en étudier les productions; il s'attacha d'abord aux animaux de la classe des vers de Linnée; mais ayant éprouvé quelques difficultés dans la détermination des espèces, et même des genres, tels qu'ils étaient alors établis, il chercha si leur structure interne ne pourrait pas lui donner des caractères plus précis; et ce besoin de classer les faits, qui paraissait entraîner irrésistiblement son esprit, lui fit bientôt sentir qu'il était impossible d'assigner aucun caractère commun à ces animaux, et qu'il restait un vide à remplir en zoologie.

Linnæus et Buffon avaient popularisé la science; l'un en la rendant facile, l'autre en lui donnant un caractère philosophique et lui prêtant tous les charmes de l'éloquence; mais cette popularité même l'ayant prodigieusement enrichie, il devenait indispensable d'admettre une méthode de classification, et les systèmes fondés sur un seul organe ne pouvant conduire à ranger les animaux selon leurs degrés d'affinité, M. Cuvier pensa qu'il fallait appliquer à la zoologie des principes analo-

gues à ceux de la méthode naturelle introduits tout nouvellement avec tant de bonheur dans la botanique, et qui consistent « à distribuer les faits dont » la science se compose en propositions tellement » graduées et subordonnées dans leurs généralités, » que leur ensemble soit l'expression des rapports » réels des êtres [1] (4). »

Comme il n'avait guère à sa disposition que des animaux de la classe des vers, distribués par Linnæus de la manière la plus étrange, ce fut sur eux qu'il entreprit d'abord de porter la réforme ; mais désirant, avant de rien publier sur ce sujet, consulter les savans qui tenaient alors le sceptre de la science, il se fit mettre en relation avec quelques uns d'entre eux par un membre de l'ancienne académie qu'il venait de rencontrer à Valmont, et dont les instances l'avaient engagé à faire un cours de botanique à quelques amateurs d'histoire naturelle (5). MM. Millin, de Lacépède et Geoffroy Saint-Hilaire l'invitèrent à se rendre à Paris. Il y arriva en 1795 ; et la lecture qu'il fit, au sein des sociétés philomatique et d'histoire naturelle, de divers mémoires sur l'anatomie des mollusques, des insectes et des zoophytes, et celle d'un aperçu sur la formation et l'usage des méthodes en histoire naturelle, le placèrent dès lors au rang des natura-

[1] Cuvier, *Rapport historique sur les Progrès des sciences naturelles*, Paris, 1810, p. 304.

listes les plus distingués, et lui valurent d'être nommé membre de la Société des Arts, puis professeur à l'École centrale du Panthéon, et bientôt après membre de l'Institut, et suppléant au professeur d'anatomie comparée au Muséum d'histoire naturelle.

Une fois au centre d'un vaste établissement, et disposant des animaux d'une grande ménagerie, son génie prit un essor proportionné à ses moyens d'investigation.

Tout en continuant de s'occuper de l'anatomie des mollusques, publiée en une suite de monographies qui seront à jamais un modèle de descriptions claires et précises, d'érudition et de critique littéraire, et qui témoigneront de sa rare habileté dans l'art du dessin (6), et de l'adresse qu'il mettait dans ses préparations anatomiques [1], il poursuivit ses recherches sur les autres invertébrés, et fit connaître en 1796 sa belle découverte de la circulation et de la coloration en rouge du sang de la sangsue et des autres annelides, et lut en 1797 son célèbre Mémoire sur la nutrition des insectes, où il établit d'une manière si logique le mode de respiration par trachées, et d'absorption par imbibition, que nécessite leur défaut de circulation ; mémoire qui a servi de base à la séparation faite plus tard de ces animaux d'avec les autres articulés.

[1] Ces Mémoires, publiés dans les Annales, de 1802 à 1815, ont été réunis en un volume in-4°, qui a paru en 1817.

Tout en continuant, disons-nous, ces travaux, il réunit en peu de temps une collection nombreuse de matériaux qui le mirent en état de poser les fondemens de l'anatomie comparée, de faire la découverte d'une zoologie ancienne, et d'apporter la réforme dans le règne animal tout entier. Cette réforme commencée dans son Tableau élémentaire, ou Précis de ses leçons à l'école centrale du Panthéon[1], améliorée dans les tableaux imprimés à la fin du premier volume de ses Leçons d'anatomie comparée, perfectionnée en 1812 dans un Mémoire inséré dans les Annales du Muséum d'Histoire naturelle[2], fut complétée, autant qu'il lui était donné de le faire, dans deux éditions de son Règne animal[3] (7).

Dans ces ouvrages, partant de ces principes, vulgaires aujourd'hui, grâces à la persévérance qu'il a mise à les répandre, soit dans ses écrits, soit dans ses leçons orales, et grâce à l'influence que ses idées ont acquise, que l'histoire naturelle d'un être est la connaissance de tous les rapports, de toutes les propriétés de cet être, et que toute son organisation doit servir à lui assigner une place dans un arrangement méthodique, il en conclut que l'anatomie et la physiologie doivent servir de base à la zoologie.

[1] Un vol. in-8°, Paris, an 6.

[2] 19e volume.

[3] 4 vol. in-8°, Paris, 1817; et deuxième édition, 5 vol. in-8°, Paris, 1829.

et que le fait de l'organisation le plus général, le plus constant, doit déterminer les grandes divisions, et les faits moins généraux et plus variables, les divisions secondaires. Il établit ainsi une subordination de caractères et de coupes, qui doit et peut seule être le principe d'une méthode naturelle, c'est-à-dire, d'une manière d'ordonner les êtres de telle sorte que la place occupée par chacun d'eux donne une idée générale de son organisation et des rapports qui le lient avec tous les autres (8); méthode qu'il regardait comme la science elle-même réduite à sa plus simple expression.

C'est ainsi qu'examinant les modifications qu'éprouvent dans le règne animal les organes de la circulation, de la respiration et des sensations, au lieu des six classes de Linnæus, c'est-à-dire, des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles, des poissons, des insectes et des vers, M. Cuvier établit quatre grands types, des animaux vertébrés, des animaux mollusques, des animaux articulés, et des animaux rayonnés, qu'il appelle *embranchemens*, et qu'il divise en classes, de valeur à peu près égale à celles que l'on avait de tout temps établies parmi les vertébrés.

C'était relever de beaucoup l'importance des classes inférieures; mais déjà, depuis Linnæus, on avait compris que ni la grandeur ni l'utilité ne doivent entrer en ligne de compte dans les distribu-

tions scientifiques, et la justesse des raisons sur lesquelles s'appuya M. Cuvier ont fait généralement adopter sa manière de voir : à peine un faible murmure se fit-il entendre en faveur des anciennes classifications. Nous avons d'ailleurs si peu de données sur les vues de l'auteur de la nature, que les animaux qui nous paraissent de peu d'importance par rapport à nous, sont peut-être aussi nécessaires au plan général du Créateur que ceux que nous plaçons à la tête de l'échelle des êtres.

L'examen de la division des ordres, des familles et des genres, de l'établissement et de la critique des espèces, serait un travail trop long pour les bornes qui nous sont prescrites. Qu'il nous suffise de dire que les principes sur lesquels reposent ces divisions présideront nécessairement aux changemens que de nouvelles observations rendront indispensables; que les bases de toute classification zoologique sont désormais posées, et que leur solidité prouvera mieux que tous les discours, aux naturalistes futurs, le génie élevé de l'auteur du Règne animal.

Sans doute cet ouvrage subira le sort de tous les ouvrages scientifiques : l'esprit dans lequel il est conçu restera seul immuable. Il n'est aucun naturaliste qui n'en sache aujourd'hui plus qu'Aristote, aucun élève de l'École polytechnique qui ne soit plus savant que Newton, et peut-être, dans un siècle, la vaste science de M. Cuvier sur l'organisa-

tion sera surpassée par celle de tout étudiant; mais Aristote, Newton et Cuvier n'en resteront pas moins l'honneur éternel de l'esprit humain.

Ces ouvrages de classifications se perfectionnaient à mesure que ses travaux anatomiques, en apportant à sa connaissance de nouveaux faits, lui permettaient de se livrer à de nouvelles méditations; et ces travaux eux-mêmes, grâce à son activité, ne se firent pas attendre. A peine quatre ans s'étaient écoulés depuis sa nomination au Muséum, et déjà commençait la publication de ses immortelles leçons d'anatomie comparée, devenue absolument nécessaire pour diriger les nombreux élèves que ses talens de professeur, en grandissant sans cesse, attiraient à ses cours (9).

Dans ce premier ouvrage général, écrit sur cette matière[1], dans ce guide indispensable encore à tous ceux qui veulent étudier aujourd'hui cette vaste science, M. Cuvier, au lieu de considérer l'anatomie de chaque animal séparément, examine successivement chaque organe dans toute la série des animaux, et note avec exactitude toutes les modifications et transformations qu'ils éprouvent, pour en déduire la théorie générale de leurs fonctions.

Un travail qu'il ne faut pas séparer de cet ouvrage, et qui doit être considéré comme l'un de ses plus beaux titres de gloire, c'est la formation

[1] Publié en 5 vol. in-8°, de 1800 à 1805.

d'un cabinet d'anatomie. Tout ce qu'il enseignait dans ses leçons, il voulait l'appuyer de preuves démonstratives. A cet effet, il rassembla dans un grenier, transformé depuis en une galerie, les préparations de Daubenton, et de l'ancienne Académie des sciences, qu'il retrouva délaissées et mutilées; et les multipliant par un travail opiniâtre, et par une direction bien entendue de ses aides (10), il parvint à créer cette collection, la plus riche qui soit encore en Europe, malgré les efforts que font quelques autres nations pour chercher à l'égaler, et dans laquelle, non seulement ses élèves se sont formés, mais ses émules et ses rivaux sont venus chercher des inspirations puisées dans des préparations souvent faites de ses propres mains (11).

Il serait également impossible d'indiquer ici ce qui, dans ce livre, appartient nommément à M. Cuvier. Sans doute il a mis à contribution tous les auteurs qui s'étaient occupés de l'anatomie des animaux; il a profité des ouvrages des Swammerdam, des Collins, des Monro, des Hunter, des Camper, des Blumenbach, des Daubenton, des Vicq-d'Azyr, et de plusieurs autres; mais une foule de faits nouveaux et importans lui sont dus, et ce qui lui appartient bien certainement, c'est la manière élevée de considérer cette science; c'est la méthode rigoureuse avec laquelle il a suivi chaque organe dans toute la série des animaux; c'est la patience qu'il a mise à noter la différence qu'ils présentent, et les

effets qu'elles doivent produire; c'est la justesse d'esprit qu'il a montrée, en se bornant à ne déduire que les conséquences qui dérivent directement des faits, sans s'abandonner aux séductions de l'esprit de système; c'est enfin cette clarté, cette concision dont il a donné une preuve éclatante, en réunissant dans une seule leçon sur l'économie animale, la substance de nombreux volumes écrits sur ce sujet.

Les principales idées physiologiques qui découlent de cet ouvrage, ainsi que de tous ceux de M. Cuvier, sont que la vie est un tourbillon d'une certaine matière sous une forme déterminée; que le principal agent de cette vie est un fluide impondérable, le fluide nerveux; que la sensation et la reproduction des êtres (12) sont des problèmes à jamais incompréhensibles pour notre esprit, et que l'instinct est une sensation interne, une sorte de somnambulisme qui détermine certains animaux à exécuter à leur insu, depuis la création de l'espèce, des actions souvent très compliquées, sans les avoir apprises de leurs parens ou de l'expérience.

Si l'anatomie des mollusques a porté M. Cuvier à réformer les systèmes de classification zoologique, l'anatomie des animaux vertébrés l'a conduit à la découverte d'un ordre de faits plus fécond encore en brillans résultats pour la philosophie naturelle et pour la théorie de la terre.

Considérant qu'un être organisé forme un sys-

tème complet, destiné par la nature à jouer un certain rôle, et dont toutes les parties sont liées les unes aux autres, il comprit qu'il existe une corrélation de formes tellement nécessaire entre ces parties, qu'aucune d'elles ne peut être modifiée sans que le tout ne s'en ressente, et que chaque modification suffit à elle seule pour faire connaître toutes les autres; et il conclut de là que chaque os du squelette d'un animal porte des caractères de classe, d'ordre, de genre, et même d'espèce. Ayant appliqué cette doctrine à la détermination des ossemens épars dans les différentes couches de notre sol, il trouva ce que n'avaient aperçu ni Camper, ni Daubenton, qui s'étaient occupés aussi de l'application de l'anatomie comparée à la détermination de quelques os fossiles: que ces débris d'animaux appartiennent à des races éteintes différentes de celles qui existent maintenant (13).

Cette découverte a fait connaître, par la suite de ces recherches [1], un fait non moins imprévu: c'est que les différences qui existent entre les animaux fossiles et les animaux vivans augmentent en raison de l'âge des couches qui les recèlent, de sorte qu'un exposé de ces différences deviendrait une espèce de tableau chronologique des terrains.

[1] Publiées par Mémoires séparés dans les Annales du Muséum, depuis leur fondation jusqu'en 1811, et réunis en 4 vol. in-4° en 1812, et en 5 vol. en 1821.

Jetons un coup-d'œil rapide sur les conséquences les plus générales de ces faits nouveaux.

Les terrains dits primitifs, sur lesquels reposent tous les autres, ne renfermant aucun débris de la vie, nous apprenons par là que celle-ci n'a pas toujours existé sur notre planète. Soit que la température trop élevée du globe ne le permît pas, soit que les matériaux nécessaires à l'existence organique ne fussent pas préparés, un temps a été où les forces physiques agissaient seules sur ce sol et dans ces mers, où se développèrent plus tard toutes les merveilles de l'organisation.

Tous les êtres organisés n'ont pas été créés ensemble; les végétaux semblent avoir précédé les animaux; les mollusques et les poissons ont paru avant les reptiles, et ceux-ci avant les mammifères.

Les espèces qui formaient les anciennes populations ont été détruites et remplacées par d'autres, et peut-être la population actuelle est-elle déjà la quatrième.

Enfin la géologie possède un guide pour la conduire dans les labyrinthes obscurs qu'elle est obligée de parcourir. Elle possède un nouveau moyen de constater la nature des terrains, souvent difficile à établir par l'analyse chimique et par l'ordre de superposition.

Outre les faits généraux qui découlent naturellement de ces découvertes, et que M. Cuvier discute dans le Discours préliminaire de

son ouvrage, avec cette puissance de logique et d'intelligence qui n'appartenaient qu'à lui, la science en obtint promptement des résultats positifs importans; car, à peine ce guide géologique était-il trouvé, qu'il fit connaître à celui qui l'avait rencontré que les couches stratifiées de l'écorce de notre globe se divisent en deux classes : les unes formées dans les eaux douces, et les autres dans les mers (14). Cette distinction, qui ne pouvait être faite en effet que par la zoologie, a démontré un fait non moins curieux : c'est que plusieurs parties de notre sol ont été recouvertes alternativement par la mer et par les eaux douces ou saumâtres (15).

Tout ce que nous avons dit du cabinet d'anatomie, nous pouvons le répéter ici de la collection immense d'ossemens fossiles qu'il a rassemblés, et généreusement déposés au Muséum (16). Il a fait plus que de les réunir et les décrire : il a voulu les multiplier, afin que partout les incrédules puissent toucher et croire ; et dans cette intention il a fait mouler les principaux morceaux pour en envoyer des épreuves dans les divers cabinets de l'Europe. Cette opération, promptement imitée, a produit déjà un commerce d'échange extrêmement avantageux à la science, et qui s'étendra, nous n'en doutons pas, tous les jours davantage.

Un problème important se présentait à résoudre. Puisque les animaux d'aujourd'hui n'ont laissé de dépouilles nulle part, l'homme est-il nouvellement

arrivé sur cette terre, ou bien était-il contemporain des mammifères détruits, et aurait-il échappé par son grand nombre ou par son intelligence à la destruction? Selon M. Cuvier, la géologie proclame que l'homme est nouveau, du moins sur nos continens actuels. En effet, il annonce que dans aucune couche régulière on n'a rencontré d'ossemens humains. Tous ceux qu'autrefois on regardait comme tels ont été reconnus appartenir à des animaux; tous ceux que l'on trouve aujourd'hui viennent des fentes de rochers ou de sols de cavernes remués par la main des hommes. Mais ces preuves négatives ne suffisaient pas à son esprit; persuadé qu'il doit en exister de positives, il en a cherché dans l'histoire. Soumettant à sa critique rigoureuse les prétendus documens qui font remonter l'existence de certaines sociétés humaines à une époque très reculée, il démontre, ou du moins il nous semble avoir démontré, que les traditions historiques positives, ne vont qu'à cinq ou six mille ans, âge que les éboulemens, les alluvions, la marche des dunes, assignent également à la dernière révolution; et que s'il existait des hommes lors de cette révolution, ce n'était point sur le sol actuel; mais sur un sol disparu par une catastrophe, qui n'aurait épargné que quelques individus des diverses races répandues aujourd'hui sur la surface du globe.

Des travaux récens, qui ont acquis une juste célébrité, et que la mort prématurée de leur au-

teur vient de terminer d'une manière si déplorable, semblent prouver le contraire. Mais, malgré l'autorité du nom de M. Champollion, nous croyons qu'il faudra douter, tant que l'on n'aura pas de preuves irrécusables, puisque M. Cuvier, à l'aide d'une vaste érudition et d'une sorte d'instinct de la vérité, que lui donnait l'extrême justesse de son esprit, pense que les raisons sur lesquelles on s'appuie pour accorder une origine plus reculée à nos sociétés sont sans fondemens solides.

Le livre qui contient ces profondes recherches est devenu, comme son Anatomie comparée, comme son Règne animal, comme son Anatomie des mollusques, classique dès son apparition, et nous pensons qu'il le restera aussi long-temps que l'homme cherchera des jouissances dans l'étude de la nature, et qu'il portera ses méditations sur les questions que cette étude fait naître. Il sera toujours un modèle de critique et d'analyse rigoureuse, un exemple parfait de ce talent qui consiste à dire en peu de mots tout ce qu'il importe de connaître; art de résumer que l'on ne possède qu'avec une connaissance étendue des choses, et que M. Cuvier montre partout au plus haut degré. Rien d'oiseux dans ses ouvrages; point de digressions hors des limites de son sujet, et cependant point de sécheresse, point d'omissions. Nous avons vu de jeunes naturalistes lire avec un véritable plaisir ses Anatomies de mollusques, ou les descriptions ostéologi-

ques de ses recherches sur les animaux fossiles ; nous avons vu des étudians recourir à ce qu'il dit de l'anatomie humaine, dans son Anatomie comparée, pour avoir des explications plus claires que celles qui se trouvent dans les livres de nos écoles. Enfin, que l'on parcoure tous ses écrits, partout on trouvera ces cachets de la véritable science : profondeur, clarté, précision. Sa première leçon d'anatomie comparée présente tout ce que l'on sait sur l'organisation, toute la physiologie ; son Introduction au Règne animal offre l'analyse la plus claire de ses distributions zoologiques, et tout ce qu'il est possible de dire sur les méthodes ; enfin, le Discours préliminaire de ses Ossemens fossiles expose avec une admirable précision les principes de l'harmonie des formes, et toutes les théories sur la formation et les révolutions du globe. Il donne en même temps un résumé complet des documens historiques sur lesquels on fait reposer la haute antiquité de divers peuples.

Entraîné par l'examen des travaux de M. Cuvier, nous n'avons point encore parlé de la position que leur brillant éclat lui fit dans le monde ; elle est un exemple de plus offert à la jeunesse, pour l'exciter au travail, et pour l'engager à ne point se laisser vaincre par le découragement. De suppléant il est devenu professeur au Muséum d'Histoire naturelle, et successivement professeur au Collége de France, membre de la Légion-d'Honneur, membre de

l'Institut, l'un de ses premiers secrétaires annuels, et son secrétaire perpétuel; inspecteur des études, conseiller de l'Université impériale, maître des requêtes, conseiller d'État, grand-officier de la Légion-d'Honneur, l'un des quarante de l'Académie française, membre honoraire de l'Académie des Inscriptions, membre de toutes les Sociétés savantes du monde : enfin, pair de France.

Une liste aussi longue d'emplois pourrait faire croire que l'ambition, comme pour fournir une nouvelle preuve que le génie ne met pas à l'abri des faiblesses humaines, avait courbé sous son joug ce maître de la science. Nous dirons à ceux qui seraient tentés de penser ainsi que plusieurs fois il a refusé la place d'intendant du Jardin du Roi, si grandement illustrée par Buffon, et que, peu de temps avant la mort de M. de Richelieu, il refusa le portefeuille de ministre de l'intérieur. Loin d'avoir sollicité ces places ou ces honneurs, quelques uns lui furent conférés pendant son absence. Il était à Marseille, lorsqu'il fut élu secrétaire perpétuel de l'Institut; à Rome, quand il fut nommé maître des requêtes; à Londres, lorsque l'Académie française l'appela dans son sein; en Hollande, lorsqu'il reçut une dotation de l'empereur; et c'est par un mouvement spontané de Louis XVIII qu'il fut créé baron. S'il accepta ce titre d'honneur qu'il n'avait point recherché, c'est qu'il pensa sans doute que le refuser serait un acte de vanité plus grand que de

le porter ; car, il ne faut pas s'y tromper, il y a quelquefois plus de hauteur que d'humilité ou de philosophie chez ceux qui repoussent des distinctions, que le sage accepte sans se croire plus élevé, et que le superbe refuse pour se montrer plus grand.

Le modeste précepteur a non seulement été revêtu de tous les honneurs scientifiques et littéraires, mais dans l'exercice des fonctions les plus élevées il a reçu les missions les plus délicates. Inspecteur des études, il fut chargé d'organiser les lycées de Bordeaux, de Marseille et de Nice ; conseiller de l'Université, il fut chef des commissions envoyées en Italie, en Hollande et en Basse-Allemagne, pour rallier à l'Université impériale les établissemens d'instruction publique au-delà des Alpes et au-delà du Rhin. Plus tard, à deux reprises, il a dirigé la commission de l'instruction publique ; et pendant plusieurs années il a gouverné les facultés et les écoles primaires protestantes. Enfin, conseiller d'État, il a présidé le comité de l'intérieur, et dirigé les cultes non catholiques (17).

Outre les écrits que ses voyages produisirent, et sur lesquels nous reviendrons, ces derniers contribuèrent à perfectionner ses travaux sur les ossemens fossiles ; car en tous lieux il s'empressa de visiter les collections, et de faire dessiner tout ce qui lui parut mériter son attention. C'est ainsi qu'il reconnut un grand nombre d'ossemens d'hippopotames

dans les cabinets de Toscane, et qu'à Leyde il a pu vérifier ses conjectures sur la grande salamandre aquatique d'Œningen. M. Cuvier trouva encore dans ces voyages une distraction utile à sa santé, fatiguée par une partie des travaux dont nous avons parlé, et par ceux dont nous allons rendre compte.

Chargé, comme secrétaire perpétuel, de prononcer l'éloge de ceux de ses membres que la mort avait frappés, et de rendre annuellement compte des travaux de l'Académie, il le fut encore, en 1808, de présenter à l'empereur un tableau des progrès des sciences depuis 1789. C'était pour répondre à une vaste pensée de Napoléon, qui voulait mesurer tout ce qu'avait produit le grand mouvement imprimé vers cette époque à tous les esprits, et l'on peut hardiment affirmer que la hauteur d'exécution de cet écrit égale l'élévation de vue qui l'a fait naître. Enchaînement des faits, exactitude dans l'analyse des travaux d'autrui, clarté inexprimable dans l'aperçu qu'il en donne, sagesse avec laquelle il distribue à chacun ce qui lui est dû, tout concourt à placer cet ouvrage au premier rang de ceux que nous possédons sur l'histoire des sciences; aussi croyons-nous savoir que celui qui l'avait commandé se félicitait, après l'avoir lu, d'en être le promoteur.

Ces qualités se retrouvent éminemment dans ses analyses des travaux de l'Académie des sciences, dans ses nombreux rapports sur divers Mémoires présentés à cette Académie; mais surtout dans ses

Éloges, où, mieux encore que Fontenelle, il a su mettre la science à la portée des gens du monde, et charmer le lecteur par le tableau naïf de la vie de ces hommes presque tous obligés de vaincre comme lui dans leur jeunesse les difficultés qu'apporte l'infortune, et par les réflexions vivement empreintes d'une saine philosophie qu'il tire si habilement de son sujet.

Tous ces mérites, c'est-à-dire analyse savante, précision, clarté, vues saines et élevées, qui procèdent tous d'une connaissance approfondie des choses, il les avait portés peut-être au plus haut point où l'homme puisse atteindre, dans un ouvrage qui n'existe malheureusement que dans la mémoire de ses auditeurs : nous voulons dire, dans l'histoire des sciences naturelles, qui faisait depuis quelques années le sujet de ses cours au Collége de France, et dont nous ne pouvons indiquer ici que la pensée fondamentale, celle que les sociétés n'ayant pu se développer qu'à l'aide de la découverte des propriétés naturelles des corps, à chacune de ces découvertes correspond un nouveau degré de la civilisation, et que l'histoire de cette civilisation, et par conséquent de l'humanité tout entière, est intimement liée à l'histoire des sciences naturelles. Pour envisager son sujet d'une aussi grande hauteur, il avait dû étudier à fond toutes les sciences historiques et philosophiques ; il avait dû parcourir tous les livres, afin de

remonter à l'origine des découvertes; travail immense, et qui demande une extrême perspicacité, car souvent, dans leurs ouvrages, les écrivains ne déposent leurs idées qu'en germe, et y laissent les faits presque aussi voilés qu'ils le sont dans la nature.

L'esprit éminemment philosophique de M. Cuvier s'est montré dans toute son étendue, lorsqu'il a fait dans une suite de leçons l'analyse des systèmes des philosophes anciens, et des théories des philosophes modernes. Admettant ainsi que l'école péripatétricienne, l'école de Bâcon, celle de Newton, l'observation et l'expérience guidées par une saine logique, comme les seules régulatrices dans l'étude des sciences, il devait repousser et repoussait vivement les efforts que les écoles métaphysiciennes, opposant leurs doctrines à celles des écoles dont je viens de parler, ont faits pour lier les phénomènes naturels à des principes rationnels. Il s'élevait donc avec force contre ces systèmes *à priori*, qui, comme il le disait lui-même, dérivent tellement peu des principes des choses, et montrent si bien qu'ils sont imaginés pour expliquer les connaissances personnelles de leurs auteurs, que les faits reconnus faux après l'invention du système, jouaient cependant dans ce système un rôle non moins nécessaire que les faits certains.

Mais il est une autre école, qui, s'appuyant sur

les faits, les croit assez nombreux pour être ralliés sous un principe unique, qu'elle pense avoir rencontré. Ce principe, M. Cuvier l'a combattu également de toutes ses forces; mais la question ayant été dénaturée, nous croyons devoir démontrer l'erreur qu'à cet égard on a commise. Pour cet effet, nous devons donner un aperçu des idées philosophiques qui découlent de tous les ouvrages de M. Cuvier.

Ainsi que chaque organe joue un rôle dans l'économie d'un être, et concourt pour une part plus ou moins grande au développement des phénomènes que cet être présente, ainsi pensait-il que chaque être joue un rôle dans l'économie de la nature; que chacun d'eux est créé pour une fin, et qu'il a reçu du Créateur tous les moyens d'y arriver; qu'il est doué de tous les instrumens nécessaires pour exécuter l'œuvre à laquelle il est appelé. Il voyait dans la structure des organes, si bien calculée, pour faire jouir les individus des propriétés physiques des corps nécessaires à leur existence, dans ce concours de tous les êtres, pour former ce grand ensemble, qui fait le sujet de notre étude et de notre admiration, dans cette chaîne qui lie toute existence à d'autres existences, et qui peut-être est sans fin, comme l'espace et le temps; il voyait, disons-nous, un but qu'une cause suprême intelligente s'est proposé, et qu'elle at-

teint en disposant toutes les combinaisons possibles d'organes sur différens plans.

Les partisans de l'école dont nous parlons, sans s'occuper de la question d'intention qui paraissait à M. Cuvier la première de toutes, parce que c'est elle qui nous fait apprécier la sagesse et la science infinie de l'auteur de la nature, voient dans les êtres une unité de composition, en vertu de laquelle ils ne seraient tous que des modifications d'un plan unique (18), ou bien, car ils ne sont pas d'accord sur cette unité, une fusion d'un certain nombre d'êtres simples, pour former des êtres plus composés et plus parfaits.

Nous croyons avoir réduit la question à ses moindres termes, et nous ne voyons pas comment on a pu conclure de l'opposition de M. Cuvier à ce système, qu'il était ennemi des progrès des sciences, et qu'il voulait étouffer le génie de ceux qui cherchaient à les faire avancer (19). Il était trop pénétré de cette maxime de Linnæus, que les efforts de tous les hommes ne peuvent ébranler une vérité, pour tenter de mettre obstacle à la propagation d'une découverte. Son Histoire des sciences, ses Éloges, ses analyses des travaux de l'Académie, et ses rapports sur divers Mémoires, attestent ce que nous avançons ici; mais il savait que toutes les théories enfantées depuis trois mille ans sont tombées, et que les faits bien constatés sont seuls restés

debout ; c'était une raison pour lui d'être circonspect. Il ne méprisait pas les théories qui montrent quelque génie dans leurs auteurs, mais il n'admettait pas légèrement celles qu'on lui présentait. Il repoussait la théorie de l'unité de composition, parce qu'elle lui paraissait contraire aux faits ; il pensait que, fondée sur quelques faits d'analogie plus ou moins éloignés, l'on a conclu des ressemblances sans avoir égard aux différences (20). Il la repoussait surtout, parce qu'il croyait que, comme tout faux système, elle peut avoir de funestes conséquences. Tout en reconnaissant que quelques découvertes sont dues aux théories, dont les auteurs, en cherchant ce qu'ils espéraient trouver, ont rencontré ce qu'ils ne cherchaient point, il les regardait cependant comme nuisibles, en ce qu'elles flattent cette tendance naturelle des esprits à se reposer en fait de sciences sur des croyances toutes faites, qui dispensent d'études laborieuses. C'était donc encore par amour pour la science, par dévouement au culte de la vérité, et non par des motifs personnels, non pour le vain désir d'imposer ses opinions aux autres, qu'il combattait ces doctrines ; c'est même dans l'intention de ramener les esprits à ce qu'il regardait comme les vrais principes de la science, qu'il se décida dans les dernières années de sa vie à reprendre ses cours au Collége de France.

Considérées sous le point de vue progressif, les théories actuelles lui semblaient loin de répondre

à l'idée que leurs auteurs s'en font ; il ne les regardait que comme des modifications de l'ancien système panthéistique, qui a déjà fait plusieurs apparitions dans le monde.

Il travaillait au moment de sa mort, non seulement à cette Histoire des sciences, mais à un grand ouvrage d'histoire naturelle descriptive, l'histoire des poissons. Son but était de montrer, par l'exemple joint au précepte, de quelle manière il entendait que devait être recherchée la connaissance des espèces, but définitif de l'histoire naturelle, et comment on groupe ces espèces pour en former des genres, comment on associe les genres en familles et les familles en ordres (21).

Le besoin de connaître ces animaux pour rédiger l'ouvrage qui devait couronner ses travaux, l'ouvrage auquel il pensait sans cesse, pour lequel il avait rassemblé déjà un grand nombre de dessins exécutés en partie de sa main, l'ouvrage auquel il donnait le titre de sa grande Anatomie comparée ; ce besoin, disons-nous, dicta ce choix à M. Cuvier. Une prédilection marquée, sans doute née de ses premières études sur les animaux marins, l'entraînait d'ailleurs vers l'ichtyologie ; aussi, parmi ses instructions aux voyageurs, il n'oubliait jamais de les engager à se livrer avec soin à la pêche.

A cette occasion, nous devons dire que l'ascendant de son génie lui donnait une telle autorité, que, par toute la terre, comme on l'a dit de Linnæus,

on interrogeait la nature en son nom. Tous les jeunes naturalistes regardaient ses recommandations comme des ordres émanés de la science elle-même, et s'efforçaient de se procurer les objets de ses désirs pour les lui consacrer, comme dans l'antiquité les productions curieuses des pays étrangers étaient portées en offrandes à quelques divinités. Aussi les voyages exécutés par ordre des gouvernemens, ou ceux qu'entreprenaient les particuliers, semblaient avoir été faits exprès pour lui. Reconnu d'une voix unanime comme le législateur de la science, les objets eux-mêmes ou leur peinture fidèle étaient soumis à son examen. C'est ainsi que les collections du Muséum en général se sont prodigieusement accrues, et que la collection des poissons en particulier s'est décuplée sous son influence (22).

Nous voici peut-être arrivé à la partie la plus difficile de notre tâche.

Dans l'enceinte de la chambre des pairs, une voix plus puissante que la nôtre a déjà consacré les mérites des travaux administratifs de M. Cuvier, et nous ne pourrons ici qu'être le faible écho des paroles éloquentes de M. Pasquier.

Ces travaux, s'ils étaient rassemblés, seraient immenses : mais, se composant en partie de rapports et de projets enfouis dans les archives des ministères et du conseil d'État, il n'est pas possible de faire autre chose que d'indiquer l'esprit dans lequel

ils ont été conçus, et souvent même on ne peut que le deviner ; car parmi les brillantes qualités de M. Cuvier, il est à regretter qu'il n'ait pas ajouté celle de montrer plus d'abandon dans ses relations intimes. Trop souvent il a négligé de faire connaître le but de ses travaux à ceux même qu'il employait pour les exécuter. C'est ainsi que, ne les ayant point révélées, quelques unes de ses actions resteront ignorées; que, ne les ayant point développés, quelques uns de ses projets auront moins de valeur. Le *Mémorial de Sainte-Hélène* nous a tardivement appris que, faute d'explication, quelques unes des grandes vues de Napoléon n'ont point été comprises. Ce secret, dans lequel trop souvent les intelligences supérieures se tiennent renfermées, serait-il une de leurs conditions, et se rapprocheraient-elles par là de l'intelligence suprême qui nous a caché ses moyens et son but, et qui nous laisse travailler depuis tant de siècles si laborieusement à les dévoiler?

La première excursion que fit M. Cuvier hors du domaine des sciences fut en 1802, qu'il fut chargé, comme inspecteur des études, de l'organisation des lycées de Bordeaux, de Marseille et de Nice, de concert avec un vieillard qui, ne s'occupant de rien, laissait tout faire à son jeune confrère. Ceux qui se souviennent comment la révolution avait transporté, soit aux armées, soit dans la capitale, soit à l'étranger, presque tous les hommes capables,

et comment la défiance écartait le petit nombre de ceux qui n'avaient point quitté les provinces, comprendront combien il était difficile de former alors ces établissemens. Il fallait, comme il l'a dit lui-même, chercher non seulement des professeurs, mais des élèves, tant les pères de famille étaient encore effrayés et peu disposés à la confiance. Ce voyage, au reste, ne fut pas perdu pour la science : M. Cuvier en profita pour étudier les productions de la Méditerranée.

Ayant été nommé secrétaire perpétuel de l'Institut pendant son absence, il abandonna ses fonctions d'inspecteur des études, au grand regret du chef de l'instruction publique, M. Fourcroy, son collègue, qui connaissait son étonnante facilité de travail et l'élévation de ses idées.

Mais, en 1808, nommé conseiller titulaire de l'Université impériale, il rentra dans les affaires administratives, et dès les premières séances du conseil, il se distingua tellement, qu'il fut chargé par le grand-maître de l'Université, de concert avec M. de Nongarède, de l'organisation de presque tous les grands établissemens. La faculté des sciences lui fut, en quelque sorte, abandonnée, et devint l'objet particulier de ses soins, on pourrait presque dire de son amour ; et la manière dont il la composa répond victorieusement à ceux qui n'ont pas craint de l'accuser d'obscurantisme. Peu de temps avant sa mort, quelques personnes l'ont

encore entendu se glorifier de cet établissement, qu'il regardait comme l'un de ses plus beaux ouvrages (23).

Envoyé, comme nous l'avons dit, en 1809, 1811 et 1813, en Italie, en Hollande, et en basse Allemagne, les rapports qu'il fit à cette occasion au conseil de l'Université sont connus, et demeureront une preuve manifeste de l'élévation et de la modération de son caractère, comme de son ardent amour pour les sciences et pour l'instruction. C'est un témoignage que lui rendront, nous n'en doutons pas, tous ceux qui les liront, et que n'ont pu lui refuser dans le temps ceux même dont il se crut obligé de repousser les demandes; témoignage dont les autorités qui succédèrent à la domination française lui donnèrent des marques éclatantes, en maintenant non seulement les choses qu'il avait instituées, mais encore les personnes qu'il y avait préposées.

C'est surtout dans son Rapport sur la Hollande que l'on trouve un aperçu des vues saines qui le dirigeaient, par le soin qu'il donne à l'examen des écoles primaires, et par le tableau qu'il présente des avantages que la société retirerait chez nous d'établissemens semblables. Il a travaillé depuis de tout son pouvoir à l'amélioration de l'instruction du peuple. C'est lui qui fit créer, en 1816, les comités cantonnaux dont il avait apprécié les heureux effets en Hollande; et si cette création n'a pas été

suivie en France de progrès aussi marqués, c'est qu'il a fallu combattre chez nous les efforts d'une partie du clergé qui n'en voulait point, et vaincre l'inertie des citoyens qui s'en souciaient peu. Notre nation se complaît beaucoup dans les théories, mais elle s'occupe à peine de leur application. Chacun cherche à secouer promptement le joug des lois; et plusieurs institutions, dont tout le monde, à leur création, vantait l'excellence, sont tombées en peu de mois dans l'abandon le plus absolu.

Deux fois président de la commission de l'instruction publique, à la retraite de M. Royer-Collard et à celle de M. de Corbière, il a voulu profiter de cette position pour améliorer les études classiques; en leur donnant plus de variété et d'étendue, il espérait les mettre sur le pied de celles d'Allemagne, où l'on apprend plus de choses en moins de temps; mais il n'a jamais pu vaincre la méthode scolastique de l'ancienne Université qui s'est propagée dans la nouvelle. Les professeurs d'histoire et de géographie, et plus tard ceux de langues vivantes et d'histoire naturelle, qu'il parvint à faire établir par le conseil, n'ont été admis qu'au grand regret de la plupart des chefs des établissemens universitaires.

Frappé des avantages qu'il avait retirés de l'étude des sciences administratives, il voulait créer en France une faculté d'administration semblable à celles qui existent en Allemagne sous le nom de

Cameralwissenschaft, où tous les fonctionnaires auraient été gradués. L'on y aurait enseigné le droit public et administratif, l'économie politique, les finances, l'agriculture, la technologie, l'aménagement des forêts, l'exploitation des mines et l'hygiène publique ; mais il n'a jamais pu persuader au gouvernement combien il serait utile que les administrateurs apprissent l'art d'administrer, comme les avocats apprennent le droit, les médecins l'art de guérir, et les officiers l'art de la guerre. Une autre institution importée de Turin, et qu'il avait introduite dans l'Université, celle des agrégés, était créée dans le double but d'avoir des professeurs suppléans et des candidats aux chaires des facultés (24). Mais cette création mal comprise a déjà subi de grandes modifications.

Tel est à peu près l'exposé des principales améliorations que M. Cuvier a introduites ou cherché à introduire dans l'instruction publique. Quant à l'influence morale qu'il exerçait sur elle, elle serait impossible à décrire ; il employait tour à tour l'autorité de son nom, l'exemple de sa persévérance à lutter contre le mal, la force de sa raison, les encouragemens, les exhortations, les prières même, pour engager les fonctionnaires publics à le seconder, et cela sans éclat, sans ostentation ; il faisait tous ces efforts dans l'espérance qu'un jour l'instruction primaire (ce

sont ses propres paroles, tirées d'un rapport sur l'instruction publique) « donnera au peuple les moyens » d'exercer pleinement son industrie, sans le dégoûter de son état; qu'elle consacrera ses devoirs en » les établissant sur la base inébranlable de la morale; que l'instruction secondaire étendra l'esprit, » sans le rendre faux ni présomptueux, qu'elle préparera réellement la jeunesse aux études spéciales, » qu'elle ne laissera jamais éteindre dans la nation » cette succession de grands écrivains qui fait l'un » de ses plus beaux titres de gloire; que l'instruction spéciale enfin donnera à la religion des ministres dignes d'elle par leurs lumières autant que par » leurs vertus; à l'État des défenseurs qui joindront » à la bravoure naturelle aux Français les connaissances approfondies dont la guerre de terre et de » mer ne peut aujourd'hui se passer; aux tribunaux » et aux administrations des magistrats instruits, » non seulement des lois, mais de la raison des » lois (25), et de tout ce qui fait la prospérité intérieure et extérieure des peuples; aux citoyens des » hommes habiles à employer au profit de la santé » publique et particulière toutes les ressources des » sciences physiques; qu'il y aura toujours parmi » nous de ces génies élevés qui étendent le domaine » de l'esprit, qui dévoilent les secrets de la nature, » et qui retrouvent dans les monumens antiques les » traces des évènemens oubliés, qui fondent sur la

» nature du cœur humain l'art si important et si diffi-
» cile de gouverner les nations. »

Voilà les vœux qu'à toutes les époques de sa carrière universitaire M. Cuvier cherchait à réaliser avec une patience remarquable (26) et sans se laisser décourager par les obstacles qu'il a trop souvent rencontrés sur son chemin ; et les services qu'il a rendus à l'instruction doivent moins encore se calculer par les améliorations qui lui sont dues que par la conservation de tout ce qui lui paraissait utile, et par les innovations funestes dont sa puissante parole a su préserver la France (27).

L'influence qu'il exerçait au conseil d'État n'était pas moins grande ; et si les principes de l'administration ont eu de la fixité durant les oscillations des principes du gouvernement, s'ils ont été appliqués avec la plus rigoureuse équité durant l'exaltation du triomphe des partis, c'est en grande partie grâce à l'irrésistible ascendant de M. Cuvier.

« L'art de distribuer le travail entre ses divers
» collaborateurs, le talent de diriger la discussion,
» la mémoire toujours présente pour rappeler à pro-
» pos le souvenir des décisions antérieures, une con-
» naissance approfondie des principes qui doivent
» régir chaque matière, la méthode pour les expli-
» quer à chaque occasion, voilà (dit M. Pasquier)
» l'abrégé des qualités qui l'ont rendu si précieux
» dans cette présidence, et qui ne permettront ja-

» mais qu'elles soient oubliées de ceux qui se sont » trouvés un seul moment en situation d'en connaître » et d'en recueillir les avantages. »

Plus loin son éloquent panégyriste ajoute : « On » ne l'a pas connu tout entier quand on ne l'a pas » vu et entendu dans une de ces séances de conseil, » de comité, où se font les affaires. Rarement em- » pressé de dire son avis, il y paraissait même un » peu distrait ; on aurait pu le croire occupé de toute » autre matière que de celle dont on délibérait, et sou- » vent il l'était à écrire l'arrêté ou le règlement qui » devait sortir de la délibération. Son tour n'était venu » que lorsque les raisons étaient échangées de part et » d'autre, lorsque les paroles inutiles étaient à peu » près épuisées : alors un jour nouveau se levait pour » tous les esprits, les faits avaient repris leurs pla- » ces ; les idées, qui étaient confuses auparavant, se » démêlaient ; les conséquences en sortaient inévi- » tables, et la discussion était terminée quand il avait » cessé de parler. »

Nous ne pouvons rien ajouter à cet exposé de la puissance de la parole de M. Cuvier, sinon que tel il était au conseil d'État, tel on le voyait à l'Université, tel il se montrait aux académies, tel on le trouvait chez lui, dans son cabinet ou dans son salon, sur toutes les questions ; qu'elles ressortissent des sciences naturelles ou des sciences historiques et philosophiques ; qu'elles fussent du domaine de l'imagination (28) ou de la réalité ; qu'elles

se trouvassent être animées ou froides, enjouées ou sérieuses (29).

Outre ces travaux de tous les jours, ces décisions sur les affaires, le conseil d'État a souvent examiné ou élaboré les projets de loi soumis aux Chambres. M. Cuvier en a rédigé plusieurs sur l'instruction publique, sur les élections, sur l'organisation municipale et départementale, et nous osons penser que s'ils eussent été présentés à l'adoption des Chambres tels qu'ils étaient sortis de ses mains, on n'aurait trouvé que de très légères modifications à leur faire subir.

C'est comme conseiller d'État que plusieurs fois il fut chargé de soutenir la discussion de divers projets de loi devant les Chambres, et chacun peut se souvenir que tous les discours qu'il a prononcés dans cette discussion portent l'empreinte du talent qu'il montrait en toutes choses; qu'ils prouvent la connaissance des théories et des faits positifs, et la sagesse du politique profond qui veut aller par degrés du connu à l'inconnu, et qui considère l'expérience comme la pierre de touche des institutions.

On peut dire que c'est à lui que l'on doit le maintien du conseil d'État, attaqué de tous côtés, et que quelques ministres eux-mêmes étaient prêts à abandonner, parce qu'ils n'en comprenaient pas l'importance. M. Cuvier pensait que tant que les Chambres ne statueraient pas elles-mêmes, comme cela

se pratique en Angleterre, sur la plupart des questions qui sont décidées par le conseil, son action était le seul moyen de séparer complètement le pouvoir judiciaire du pouvoir administratif. Il croyait que, sans le conseil d'État, les Cours royales, obligées de le remplacer dans un grand nombre de cas, seraient déjà devenues autant de parlemens.

C'est pour avoir siégé dans les conseils sous plusieurs ministères, c'est pour n'avoir point abandonné son poste de l'Université, malgré les hommes que l'on mettait à la tête de cette institution, que quelques uns de ses contemporains, animés par les passions politiques du moment, et peut-être par l'envie, l'ont accusé d'avoir sacrifié ses opinions à ses places; mais il n'est pas difficile de démontrer la fausseté de cette accusation.

La direction politique étant absolument étrangère à ses attributions, il n'a jamais exercé que des fonctions administratives et judiciaires; il a donné des avis, rédigé des projets, amélioré ceux qu'on lui présentait; et certes tous les gouvernemens ont besoin de justice et surtout de conseils, et sans approuver ou blâmer la marche générale des affaires, un homme animé de l'amour du bien peut continuer à défendre ce qu'il croit être vrai, chercher à faire prévaloir ce qu'il croit être équitable; et lors même que son éloquence aurait contribué à faire adopter certaines lois, s'il reconnaît que leur effet est con-

traire à celui qu'il en avait attendu, et s'il cherche à réparer une erreur, nous croyons que sa conduite est noble et préférable à celle de ces hommes à systèmes, pour qui l'expérience est nulle, et qui font consister le caractère à rester invariablement attachés à leurs idées, malgré les démentis que leur donnent les évènemens (30).

Le refus de M. Cuvier de concourir en 1829 à la censure de la presse, sous un ministère qui paraissait décidé à briser toutes les résistances, prouve évidemment que rien au monde ne pouvait le faire dévier de la ligne de devoirs qu'il s'était tracée.

Celui que les circonstances amènent au pouvoir se retire devant des circonstances contraires; mais celui que ses talens élèvent à des fonctions éminentes reste sur la brèche, quand des institutions qu'il croit utiles, et qu'il a contribué à perfectionner, sont attaquées de toutes parts; il les défend envers et contre tous, de toute la force de sa raison; il lutte tous les jours corps à corps contre la désorganisation que l'on cherche à y faire pénétrer; il profite de toutes les chances que peuvent amener le temps et les hommes pour ressaisir les avantages perdus, et même pour en conquérir de nouveaux. Dans ces momens d'effervescence des esprits, il adoucit la rigueur des lois politiques acerbes dont il ne peut empêcher la promulgation, et sauve ainsi des centaines de victimes qu'elles auraient at-

teintes (31); il fait toutes ces choses comme M. Cuvier les a faites, et comme font les braves qui n'abandonnent pas leur poste au moment du danger, et nous pensons qu'un tel homme méritera, du moment où toutes ses actions seront connues, la gratitude de ses contemporains et l'approbation de la postérité.

D'autres personnes, déguisant peut-être un sentiment d'envie sous des raisons spécieuses, ont prétendu qu'il était dommage de détourner les savans de leur route naturelle, pour leur en faire parcourir une autre qu'ils ne connaissent point. On semble oublier que les sciences sont des affaires plus compliquées que celles de ce monde, et que celui qui a su dévoiler les secrets de la nature, saura, par la même force d'intelligence qui l'a conduit à la vérité dans un cas, y arriver aussi dans l'autre, surtout si, comme M. Cuvier, il est aidé par des études spéciales, et si les connaissances qu'il a de l'organisation, en lui montrant la source des passions, vient lui dévoiler les ressorts secrets de l'esprit et du cœur humain.

C'est au contraire, selon nous, le moyen de faire marcher promptement vers sa perfection l'art de gouverner, que d'y appeler les hommes de génie, de quelque côté qu'ils viennent.

Les sciences n'ont fait de véritables progrès que depuis qu'elles sont sorties des temples; l'art mili-

taire a été porté au plus haut degré depuis qu'il n'est plus le privilége d'une caste, et la science gouvernementale a pris de grands développemens depuis qu'un petit nombre de familles ne l'exploitent plus à elles seules.

Sans doute les services qu'on rend aux hommes en les éclairant par d'importantes découvertes ont une grande valeur, mais c'est encore les servir et les éclairer que d'employer les lumières que le ciel nous a départies à faire triompher le vrai, le juste ; à paralyser dans les temps de trouble le génie du mal. D'ailleurs, pour les hommes d'une certaine trempe, cette variété d'occupation est pour ainsi dire nécessaire. Il semble que leur esprit fatigué d'une série d'idées se repose sur une autre comme la terre appauvrie par une culture reprend toute sa richesse, si l'on en fait succéder une nouvelle, et c'est sans doute dans cette pensée que Napoléon appela M. Cuvier au conseil d'État, car quelqu'un lui en ayant demandé la raison, il répondit : *C'est pour qu'il se repose.*

La profondeur et l'étendue des connaissances de M. Cuvier, la faculté avec laquelle il pouvait passer d'un sujet à un autre, la vaste érudition qu'il montre dans ses ouvrages, la philosophie péripatéticienne qu'il professait, l'ont fait comparer depuis long-temps à Aristote. La longueur égale de la vie de ces deux grands naturalistes, morts tous deux à l'âge

de soixante-trois ans, établit, malheureusement pour les sciences, un nouveau rapport entre eux, et sans les évènemens de 1814, la similitude eût été plus complète encore, car Napoléon désirait vivement que M. Cuvier voulût bien diriger l'éducation de son fils; il l'avait même déjà chargé de dresser la liste des livres qui devaient composer la bibliothèque du jeune prince. On ne peut affirmer que le roi de Rome fût devenu, sous ce nouvel Aristote, un nouvel Alexandre, mais on peut assurer que tout ce qui peut contribuer à former un grand homme eût fait partie de son enseignement, et que, comme le philosophe grec, M. Cuvier aurait profité de sa position pour servir l'histoire naturelle, car s'il a désiré du pouvoir et des richesses, ce n'a jamais été que dans le but de les faire concourir à l'avancement des sciences. Aussi n'usait-il volontiers de son crédit que pour elles, et pour mieux remplir le devoir de ses charges, il a consacré la plus grande partie de ses économies à se composer une bibliothèque, où venaient travailler, comme dans une bibliothèque publique, de jeunes naturalistes, qui trouvaient chez lui des livres qu'ils n'auraient pu se procurer ailleurs (32).

C'est à sa sollicitation que le gouvernement a fait voyager plusieurs jeunes naturalistes; et si, comme Aristote, M. Cuvier avait eu des millions à sa disposition, toutes les parties accessibles du globe eussent été visitées pour lui; de nombreux élèves, travaillant sous sa direction, et préparant les maté-

riaux, l'auraient mis plus promptement en état d'élever ce monument aux sciences, cette grande anatomie comparée, dont il ne considérait tous ses écrits que comme le frontispice.

C'est encore cet amour pour les sciences, ce désir de leur être utile, qui l'ont porté, dès que sa position l'a permis, à recevoir chez lui les savans de toutes les nations (33), à faire de sa demeure un foyer où venaient se concentrer toutes les célébrités; et ces sentimens d'estime et d'admiration qu'il inspirait à tous ceux qui se rapprochaient de lui, ont puissamment contribué à répandre au loin sa renommée et son influence. Si, comme l'a dit d'Alembert, les étrangers sont une postérité vivante pour les savans et les gens de lettres, personne n'a moins à craindre le jugement des âges futurs, car aucun savant n'a joui chez les étrangers de plus de considération.

Cette considération, que son génie lui avait apportée, il la méritait, et l'avait déjà conquise également par son caractère. Son air grave et préoccupé a souvent été pris pour de la froideur ou de l'indifférence; mais en réalité, personne n'avait plus de bienveillance (34), et la beauté de son âme se montre tout entière dans le discours prononcé à la distribution des prix de vertu, le 25 août 1829. On devine que l'homme qui peint sous d'aussi brillantes couleurs la charité, la pratiquait souvent. Les étudians de toutes les nations ont tou-

jours été accueillis par lui, et secondés dans leurs travaux, quoique quelques uns aient montré plus que de l'ingratitude à son égard, soit en n'indiquant pas la source de leur instruction, soit en se servant des préparations qu'il destinait à compléter et à rectifier son ouvrage, pour relever avec amertume les erreurs ou les omissions de sa première édition. Né avec des nerfs facilement irritables, il avait parfois des impatiences assez vives, mais il oubliait promptement la cause qui les avait fait naître, et cherchait à les faire oublier par quelques paroles affectueuses. Ce tempérament le portait à sentir vivement sa bonne ou sa mauvaise fortune; mais sa haute philosophie le secourait avec efficacité dans l'un et l'autre cas, en sorte qu'il se résignait promptement aux maux qu'il ne dépendait pas de lui d'écarter. C'est ainsi que dès le premier jour de sa maladie, la jugeant incurable, il fut vivement affligé de se voir enlever encore dans la force de l'âge à ses travaux; mais dès le second, il en avait pris courageusement son parti; et le 13 mai 1832, après cinq jours de maladie, il est mort avec une tranquillité d'âme parfaite, quoique ses idées ne se soient troublées que quelques instans avant sa fin (35).

M. Cuvier avait une grande tendresse pour ses enfans, qui lui furent enlevés successivement tous quatre (36); mais cette tendresse pour sa famille et pour ses amis, il ne la manifestait que dans les grandes occasions; ses occupations multipliées ne

lui laissaient pas le temps de se livrer aux douceurs de l'intimité, car ce n'est qu'en ne perdant pas une seule minute qu'il a pu satisfaire à tous ses travaux.

Tel est en abrégé ce que nous avons à dire sur l'homme célèbre dont l'Académie de Besançon a proposé l'éloge, et dont la réputation déjà si vaste s'étendra tous les jours davantage, à mesure que les théories actuelles s'écrouleront, que les observateurs impartiaux méditeront ses ouvrages, et qu'ils sentiront mieux que les principes qu'il a déduits des faits connus étaient les seuls qu'il fût permis d'en tirer de ses jours ; à mesure, enfin, que le temps amortira les passions politiques, et démontrera la justesse de ses idées administratives.

Nous espérons que l'illustration que donne un tel homme à son pays excitera la jeunesse du département à se livrer avec ardeur au travail, et qu'elle ne laissera point déchoir cette contrée du rang élevé où l'a placée le génie de M. Cuvier.

NOTES.

NOTE 1.

Cet établissement paraît avoir été l'un des plus vastes que les fastes de l'instruction puissent citer, et mieux que tout autre il aurait pu porter le nom d'École Polytechnique. Excepté la théologie, toutes les sciences et tous les arts y étaient enseignés. Quoiqu'il n'ait existé qu'un petit nombre d'années, il a produit, outre Schiller et Cuvier, plusieurs hommes des plus distingués de l'Allemagne.

NOTE 2.

Non seulement il récoltait des insectes, mais il les peignait avec une rare perfection. Ses manuscrits d'alors, qui portent le titre de *Diarium zoologicum*, existent encore en partie. On y trouve les figures de 800 insectes avec leur description latine; et la première fois que son nom parut dans les fastes de la science, ce fut pour faire connaître, en 1792, dans le deuxième volume du Journal d'Histoire naturelle, des observations sur quelques diptères et sur les cloportes.

Plusieurs de ses cahiers d'étude de botanique existent également, et l'on voit par le soin qu'il prenait à dessiner les caractères de la méthode naturelle de Jussieu, que les idées sur lesquelles elle est fondée l'avaient vivement frappé. Il est à présumer que dès cette époque il songeait à l'application qu'on pourrait en faire à la zoologie.

Il s'occupait aussi de la cristallographie. On trouve encore dans ses cartons plusieurs cahiers d'étude de

cette science, et l'on sait qu'il avait adressé de Normandie, à M. Haüy, un mémoire que celui-ci croyait être d'un géomètre. L'auteur de cet écrit a entendu dire à M. Haüy, pluseurs fois que personne ne l'avait alors aussi bien compris que M. Cuvier; ce que confirme, au reste, le savant éloge de l'auteur de la cristallographie, prononcé à l'Académie le 2 mai 1823.

NOTE 3.

C'est une chose digne de remarque que M. Cuvier, disciple en quelque sorte de Kielmeyer, car étant plus jeune que ce dernier il recueillait avec avidité ses discours, et apprit même de lui à disséquer, se trouve représenter, auprès des naturalistes, l'école péripatéticienne, dont la méthode est d'observer les faits, de les comparer entre eux, et de chercher ce qu'ils ont de commun pour en déduire des principes généraux; tandis que Kielmeyer est le créateur d'une école métaphysique tout-à-fait semblable à l'école académique, en ce qu'elle admet l'existence indépendante des idées générales. Voilà donc un nouvel Aristote disciple d'un nouveau Platon, et tous deux suivant des routes aussi opposées que les deux philosophes grecs.

NOTE 4.

Tel n'était point le système Linnéen, fautif surtout pour les animaux inférieurs.

Les vertébrés se divisent si naturellement en classes, qu'un sentiment instinctif avait porté tous les zoologistes depuis Aristote à reconnaître celles qui sont encore adoptées aujourd'hui; mais ne reposant que sur ce sentiment qui de sa nature ne raisonne pas, et ne recherche par conséquent jamais le fondement de ses aperçus, cette division naturelle des classes n'avait pas été portée

plus loin ; leurs subdivisions en ordres et en familles exigeaient des observations et des méditations qui n'avaient point été faites généralement. Une meilleure distribution des mammifères, quoique incomplète, avait été proposée par Storr; mais les autres vertébrés attendaient encore un réformateur, aussi bien que les invertébrés. Les formes étant plus variées parmi ceux-ci, l'analogie n'avait présidé à leur arrangement ni par instinct ni par réflexion, et celui qu'avait adopté Linnæus était moins naturel que celui qui se trouve établi déjà par Aristote.

NOTE 5.

M. Tessier, que M. Cuvier reconnut, en Normandie, en discourant avec lui sur quelques sujets d'histoire naturelle et d'agriculture, malgré l'incognito que le premier cherchait à garder pour éviter les persécutions et la fureur des partis.

NOTE 6.

M. Cuvier dessinait avec une rapidité extrême et de mémoire tous les êtres de la nature, en indiquant leurs caractères et les proportions relatives de leurs parties, avec une justesse qui faisait l'admiration de tous ses auditeurs, lorsque sur un tableau noir, il semblait plutôt avoir fait paraître une figure par quelque prestige que l'avoir tracée.

NOTE 7.

L'entomologie, ainsi que toutes les branches de la zoologie, ayant pris en peu de temps des développemens considérables, il n'était plus possible qu'un seul homme étudiât à fond la série entière des animaux. M. Cuvier s'associa pour la publication de cet ouvrage M. Latreille, qui fut chargé des crustacés et des insectes.

NOTE 8.

Aucun système basé sur l'observation d'un seul organe, quelque élevé qu'il soit, ne peut conduire à former comme cette méthode des familles fondées sur leur propre nature; car il n'en est aucun qui ne rompe les rapports naturels. D'ailleurs comme il est dans la nature de notre esprit qu'avec le temps le système soit considéré comme l'essentiel de la science, cet essentiel est tellement réduit, lorsqu'il ne tire ses caractères que des modifications d'un seul organe, que les ouvrages qu'il fait naître ne sont presque d'aucune utilité; tandis que la méthode naturelle, fondée sur l'analyse de tous les organes, n'en néglige aucun, et ne produit que des ouvrages durables, et dans lesquels toutes les théories peuvent puiser.

NOTE 9.

Tous ceux qui ont assisté aux leçons de M. Cuvier assurent n'avoir jamais entendu de professeur posséder à ce point le talent de la parole. On en a vu qui montraient peut-être la même facilité d'élocution, mais ils n'avaient pas sa méthode, ses idées claires, sa justesse d'expression; ils n'avaient pas ce don de persuasion qui faisait que lorsqu'il avait cessé de parler tout le monde était convaincu, et qu'il devait à sa sévère logique, à l'aspect imposant, à l'air inspiré de sa noble figure.

Outre ses cours au Jardin des Plantes où il professait l'anatomie comparée, et au Collége de France où il exposait les principes de l'histoire naturelle et en dernier lieu l'histoire de cette science, il s'est fait entendre pendant plusieurs années à l'Athénée de Paris; il existe même un livre qui contient l'analyse des leçons qu'il donna dans cet établissement en l'an 13, et rédigé par M. Bosredon Ransijat; mais nous croyons que l'auditeur n'a pas toujours bien compris le professeur.

NOTE 10.

Un de ses aides les plus laborieux fut M. Rousseau, père du chef actuel des travaux anatomiques. M. Rousseau était animé d'un zèle si ardent, que dans les jours d'été il se mettait à l'ouvrage dès cinq heures du matin, et ne le quittait qu'à six et même à sept heures du soir, prenant à peine une demi-heure pour ses repas.

NOTE 11.

Comme il l'a dit quelque part, ces préparations exposées depuis nombre d'années dans les galeries d'anatomie, étaient une sorte de publication dont on ne lui a pas toujours tenu compte. Quelques personnes ont relevé avec aigreur des fautes qui lui sont échappées dans son anatomie comparée, en se gardant bien de dire qu'elles avaient puisé leur rectification dans des pièces préparées quelquefois de la main de M. Cuvier.

M. Cuvier improvisait ses leçons sur de simples notes : ce furent deux de ses élèves, M. Duméril et M. Duvernoy, qui recueillirent les paroles qui font la base de cet ouvrage ; mais M. Cuvier a non seulement revu leurs cahiers et corrigé les épreuves, mais il a mis en tête de chaque chapitre les généralités que l'on y trouve.

NOTE 12.

M. Cuvier considérant que tous les êtres organisés sont dérivés de parens, et ne voyant dans la nature aucune force capable de produire l'organisation, croyait à la préexistence des germes : non pas à la préexistence d'un être tout formé, puisqu'il est bien évident que ce n'est que par des développemens successifs que l'être acquiert sa forme ; mais, si l'on peut s'exprimer ainsi, à la préexistence *du radical de l'être*, radical qui existe avant que la

série des évolutions ne commence, et qui remonte au moins certainement, suivant la belle observation de Bonnet, à plusieurs générations.

NOTE 13.

Le nombre des espèces de vertébrés reconnus par M. Cuvier se monte à 168, et forment environ 50 genres, dont 15 au moins sont nouveaux. Plusieurs nouveaux genres ont déjà été trouvés depuis, et lorsqu'on réfléchit au petit nombre de lieux explorés avec quelque soin, on est fondé à croire que les espèces perdues sont peut-être plus nombreuses que les espèces vivantes. Les travaux étendus qui s'exécutent sur les poissons, sur les coquilles, sur les madrépores et sur les plantes fossiles, donnent des résultats du même genre que ceux de M. Cuvier sur les mammifères et sur les reptiles.

NOTE 14.

C'est en travaillant à la minéralogie des environs de Paris de concert avec M. Brongniart, qu'à Fontainebleau M. Cuvier, au sommet du mont Perreux, s'écria tout-à-coup : J'ai trouvé la solution de la difficulté qui nous occupe; c'est qu'il y a des terrains d'eau douce et des terrains d'eau salée.

NOTE 15.

Cette succession de terrains marins et lacustres, nous paraît une des plus fortes preuves de la réalité du système de M. Élie de Beaumont sur l'élévation et l'abaissement des terres à des époques peut-être périodiques.

NOTE 16.

Un grand nombre d'ossemens fossiles avaient été donnés à M. Cuvier personnellement; un plus grand

nombre ont été achetés par lui à haut prix, quoiqu'il n'ait jamais eu de collection particulière. On sait qu'il plaçait dans les galeries du Muséum tout ce qu'il recevait ou achetait, et c'est ainsi que s'est formée cette réunion nombreuse de fossiles qui remplit actuellement toute une salle du Muséum d'histoire naturelle, et qui pourrait en remplir deux, tant ils s'y trouvent pressés.

NOTE 17.

La religion catholique n'étant point encore arrivée à ce degré de tolérance qui permette à un évêque de cette communion d'instituer des prêtres d'un autre culte que le sien, M. Cuvier, élevé comme ses parens dans la religion luthérienne, fut chargé, lorsque l'évêque d'Hermopolis fut mis à la tête de l'Université, du soin des facultés protestantes, et plus tard de la direction des cultes non catholiques. Cinquante cures nouvelles furent établies, sous son administration, dans des localités qui en réclamaient depuis long-temps, et son projet était d'en instituer un nombre plus considérable encore; il s'occupait aussi de réunir tous les documens nécessaires à la rédaction d'un règlement de discipline pour les Églises protestantes, dont le besoin se fait généralement sentir.

NOTE 18.

On a comparé, faussement suivant nous, cette théorie aux lois de Képler et de Newton, à ces lois de mécanique et de physique générales, qui sont de tous les lieux, et qui régissent non seulement les corps de notre système planétaire, mais encore tous ceux qui existent dans l'univers. Si l'on veut absolument établir une comparaison entre ces lois et celles qui gouvernent les corps vivans, on ne peut la faire porter que sur quelqu'une de celles que nous nommons physiologiques. Celles-ci

sont en effet générales, et s'appliquent chacune à l'ensemble des êtres pourvus des organes dans lesquels elles s'exercent. Dans tous les animaux, la nutrition se fait sans contredit par les mêmes forces, et la reproduction également. Dans tous les animaux à centre nerveux, l'innervation se fait de la même manière; enfin, les lois qui gouvernent ces fonctions, et qui régissent probablement aussi le règne végétal, sont générales, et tout aussi invariables que les lois physiques dont elles ne diffèrent peut-être même pas. En ce sens il y a unité sans doute, et personne que nous sachions ne le conteste; mais la question qui s'agite ici est une question de formes ou d'intention qui est d'un autre ordre et qui trouve même des applications tout aussi fondées dans le monde planétaire que dans le monde organique. En effet, les lois de Képler et de Newton ne s'opposent pas à ce que la forme de Saturne soit différente de celle des autres planètes, et à ce que certaines d'entre elles possèdent un ou plusieurs satellites, tandis que les autres en sont dépourvues, en sorte que même pour ces corps bruts il n'y a pas unité de composition, unité de plan. Les lois physiologiques des êtres organisés n'empêchent pas davantage que leur forme ne varie pour des buts divers. Or ce but, c'est la forme, ce sont les organes qui le révèlent. La forme a donc changé, les organes ont été simplifiés ou compliqués quand le but était différent, quand l'intention le réclamait. L'aigle et la couleuvre ne pouvaient avoir la même forme, ne pouvaient être pourvus des mêmes organes, et cependant leurs fonctions physiologiques se font par des moyens semblables; elles sont les mêmes. La mousse et le chêne végètent par les mêmes forces; leur forme seule diffère. C'est donc de la forme des êtres organisés, et non de leurs fonctions générales, non des lois générales par lesquelles ils croissent, ils se nourrissent,

ils se propagent, ils sentent, ils veulent quand ils sont animés, qu'il s'agit ici, mais de la forme, qui, nous le répétons, d'accord avec le but, avec le rôle que chaque être doit remplir, ne pouvait pas être la même partout, puisque ce but et ces fonctions varient. Or, pour varier la forme des êtres, pour arriver aux conditions de leur existence, la nature a non seulement modifié les organes dont elle les compose, mais elle en a donné plus aux uns, accordé moins aux autres; elle a employé toutes les combinaisons d'organes qui n'offrent pas d'incompatibilités physiologiques, toutes les combinaisons qui ne sont pas contradictoires; comme pour varier le mode d'action des forces physiques, elle a gratifié certaines planètes d'un ou de plusieurs satellites, ou pourvu Saturne d'un anneau. Nous observerons ici en passant que, si l'on remarque tant de variétés sur onze planètes de notre système, que serait-ce si nous pouvions plonger nos regards assez loin dans l'espace pour découvrir celles de tous les autres systèmes solaires? Nous trouverions peut-être là des différences presque aussi tranchées que dans les êtres animés. Nous savons déjà que ces soleils eux-mêmes ne sont pas toujours simples, que quelques uns sont doubles, d'autres triples, et que, par conséquent, il n'y a pas unité, là même où, sans le télescope, l'imagination la plus hardie n'aurait osé supposer le contraire. Qui pourrait calculer l'effet que doivent produire deux ou trois soleils tournant les uns autour des autres sur les systèmes planétaires qui leur appartiennent? et pourtant tous ces corps, quelque variés qu'ils puissent être, obéissent aux lois de Képler et de Newton, comme tous les êtres organisés, quelque divers qu'ils soient de forme et de fonctions, sont soumis aux lois physiologiques: nous croyons même qu'il n'y aurait pas de témérité à penser que ces lois physiologiques s'étendent au-delà de notre planète. Mais qui ose-

rait croire que les formes qui existent sur notre globe se répètent sur tous les autres?

Les personnes qui pensent que toutes les lois de la nature sont simples, sont portées à croire à l'unité de composition, parce qu'elles voient de la simplicité dans cette loi. Il ne serait pas difficile de démontrer qu'il était plus simple d'avoir plusieurs plans que d'en torturer un seul, comme il aurait fallu le faire pour arriver à la forme générale des divers embranchemens. Sans entrer dans cette discussion, nous dirons que cette idée, assez généralement répandue de la simplicité des lois de la nature, provient sans doute de ce que toutes les lois découvertes par le calcul, ne s'appliquant qu'à des phénomènes simples, sont simples aussi; mais cela prouve seulement que nos méthodes ne sont point encore assez parfaites pour calculer des phénomènes compliqués, des problèmes à plusieurs séries et à plusieurs inconnues. Sans doute la sagesse que l'auteur de la nature a montrée dans toutes ses œuvres ne permet pas de douter qu'il ne parvienne à son but par les voies les plus simples possibles; mais ces voies, simples pour lui, peuvent être tellement compliquées pour nous, qu'elles soient peut-être hors de la portée de notre intelligence.

Nous terminerons en faisant remarquer que, pour prouver l'identité de plan de tous les animaux, les naturalistes dont nous parlons sont forcés de transposer par la pensée les organes qui les gênent, d'ajouter ou de retrancher aux matériaux qui les composent. Avec cette manière de procéder, il est certain que tous les êtres peuvent être ramenés à un type unique : mais ce sont précisément ces transpositions, ces additions, ces soustractions auxquelles ils sont obligés de recourir, qui prouvent contre leur manière de voir; car ces opérations de l'esprit, qui se font avec des *si*, n'apportent aucun changement à l'être sur lequel on les exécute; il n'en

existe pas moins avec toutes les réalités qui le constituent un être à part. Enfin, lorsqu'après ces abstractions le témoignage de leurs sens les force à reconnaître encore des différences, un dernier subterfuge leur reste; ils avouent que ces animaux présentent des anomalies. Oui, sans doute, ils en présentent, mais pour les lois que vous avez établies; et ces anomalies prouvent la fausseté de vos lois; considérez les être tels que la nature vous les offre, et non tels qu'ils devraient être pour être selon vos règles, et vous ne trouverez point d'anomalies. Ces prétendues anomalies ne démontrent-elles pas évidemment qu'un autre ordre d'idées que les vôtres a présidé à la formation des êtres organisés, et que vos lois ne sont point celles en vertu desquelles ils existent? et le naturaliste qui adopte plusieurs plans généraux sur lesquels tous ces êtres peuvent être rangés, n'est-il pas plus philosophe que ceux qui n'admettent qu'un plan unique, et qui sont obligés, même après de nombreuses abstractions, de convenir que certains d'entre eux présentent des anomalies dans une ou plusieurs de leurs parties?

NOTE 19.

On a cherché dans ces derniers temps à donner aux doctrines diverses que suivent les naturalistes, des dénominations tirées des théories politiques actuelles. On a dit qu'il existe une science du mouvement et une science de la résistance, et l'on a voulu placer M. Cuvier en tête des sectateurs de cette dernière, parce qu'il n'admettait pas comme vrais quelques uns des systèmes soi-disant philosophiques de nos jours. Nous croyons que l'on est tombé dans une étrange erreur. Nul, plus que lui, n'était partisan des progrès des sciences, puisqu'il leur attribuait les développemens de la civilisation, et fondait sur eux, depuis leur marche rapide, une ère

nouvelle pour l'humanité, comme on peut s'en convaincre par la lecture des réflexions sur les sciences qui se trouvent en tête de ses éloges. Nul ne désirait plus vivement de voir les sciences naturelles s'appuyer sur des principes généraux semblables à ceux sur lesquels reposent les sciences physiques. Celui qui, dès 1808, disait à Napoléon que *les vérités générales forment le noble apanage de l'espèce humaine;* celui qui, dans l'introduction de son ouvrage sur les ossemens fossiles, écrivait, *Pourquoi l'histoire naturelle n'aurait-elle pas un jour son Newton?* ne pouvait être ennemi des théories; mais aussi personne n'était plus capable de porter un jugement réfléchi sur toutes celles qui ont paru, parce que personne n'avait comme lui présent à l'esprit tout ce que l'on possède de connaissances sur l'organisation. J'en ai cherché, j'en ai imaginé moi-même, disait-il en parlant des théories universelles, peu de temps avant sa mort, mais je ne les ai pas fait connaître, parce que j'ai reconnu qu'elles étaient fausses, comme je crois que le sont toutes celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour. Je dis plus, je dis que, dans l'état actuel de la science, il est impossible d'en découvrir une, et c'est pour cela que j'observe et que je préconise l'observation, parce qu'elle seule peut amener à la découverte du fait qui conduira son auteur à une théorie générale véritable. Ce fait, ajoutait-il, est peut-être peu important en lui-même; mais relativement à la théorie il deviendra le fait principal, la clef de la voûte; il faut donc le chercher; il faut faire marcher la science, mais il faut se garder de la faire marcher à pas rétrogrades, comme on a fait quelquefois, et comme quelques naturalistes le font peut-être à présent; il faut travailler, non dans le but d'appuyer une théorie, parce qu'alors l'esprit préoccupé n'aperçoit que ce qui la favorise, mais dans le but de découvrir la vérité, parce que de la vérité se dégui-

vont les vraies théories, les vrais principes philosophiques, la vérité étant à elle seule toute la philosophie.

Nous repoussons donc de toute notre force le reproche qu'on a osé lui adresser de n'être qu'un simple collecteur de faits et de matériaux dont il ne pouvait faire usage. Est-ce donc se montrer ennemi de toute théorie que de dire : Vos théories ne sont point d'accord avec les faits, elles sont fausses? Est-ce donc manifester l'intention de ne vouloir jamais construire que de répéter : Les matériaux que nous avons ne sont pas suffisans; ces pierres informes ne peuvent être retenues sans ciment; unissons nos efforts, ou travaillons chacun de notre côté pour en découvrir un, et alors nous élèverons un édifice.

Pourquoi celui qui avait une si vaste connaissance des faits, s'il ne voyait jusqu'ici aucun principe général qui les expliquât, n'aurait-il pu l'annoncer sans être taxé d'obscurantisme? Est-ce à lui qu'il faut s'en prendre si les auteurs des systèmes qu'il repoussait n'ont pu les appuyer de preuves convaincantes; si, entraînés par leur imagination, ils ont consulté les idées qui leur souriaient plutôt que la nature, ou si leur défaut de logique les a conduits à des solutions erronées? Faut-il s'en prendre à lui si, depuis trois mille ans, tous les systèmes ont été culbutés, et si les observations seules sont restées debout? Et ce fait, car c'est un fait, ne peut-il être remarqué sans que celui qui l'énonce soit considéré comme un homme qui travaille en aveugle?

Il est même assez singulier que l'on parle ainsi de l'homme qui a su formuler avec tant de netteté les seules lois fournies jusqu'à présent par l'anatomie comparée, les lois de coexistence dans les êtres organisés, lois d'harmonie entre toutes les parties d'un être pour qu'il puisse exercer les fonctions qu'il doit remplir dans la création, et qu'il a su appliquer avec tant de bonheur à la zoolo-

gie vivante pour la classification des animaux, et à la zoologie morte pour leur résurrection ; c'est surtout dans les conséquences que l'on tire d'un principe, dans les développemens féconds que l'on en donne, qu'on en constate la réalité ; car s'il n'est susceptible d'aucune application, s'il est stérile, il est faux. Or, nous le demandons à tous les naturalistes de bonne foi, quelle application a-t-on faite et peut-on faire de toutes les théories anatomiques, physiologiques et métaphysiques de nos jours ? Je vois bien que le principe de la corrélation des formes appliqué à la zoologie générale, a perfectionné sa classification, et qu'appliqué à la zoologie souterraine il a donné au globe une histoire, à la géologie un point d'appui. Mais c'est en vain que je cherche les conséquences de ces systèmes que M. Cuvier repoussait ; c'est en vain que je leur demande du secours pour classer un être, que je les interroge pour déterminer un ossement fossile, je n'en suis pas moins obligé de savoir qu'il y a des formes autres pour les mammifères que pour les oiseaux, autres pour les reptiles que pour les poissons ; que les mollusques, que les insectes, que les zoophytes, ont des formes qui leur sont propres ; enfin, je suis obligé d'agir comme si ces systèmes n'existaient pas, tandis qu'avec le principe de la corrélation des formes un os me dévoile tout un animal, tout un ordre, toute une classe. Si j'aborde une terre étrangère, quelques débris de corps organisés répandus sur la plage m'indiquent les êtres qui l'habitent mieux que ne pourrait le faire la plupart de ses habitans ; si j'entr'ouvre le sein de la terre, la nature des dépouilles qu'elle recèle me dévoile celle du terrain mieux que ce terrain lui-même. Et c'est à l'auteur d'un principe si fécond en résultats qu'on adresse le reproche d'absence de tout principe !

NOTE 20.

Nous avouons n'avoir jamais compris le reproche que quelques naturalistes font à M. Cuvier, de ne voir dans les êtres que des différences, et de ne point rechercher les analogies ; car tous ses travaux ont pour but constant une classification naturelle des animaux. Or, qu'est-ce qu'une pareille classification, sinon un arrangement des êtres, fondé sur leur analogie ? Ce sont les analogies qui font réunir les espèces pour en faire des genres, les analogies qui font grouper les genres en famille, les familles en ordre, etc. Mais, outre ces analogies réelles, les êtres présentent des différences qui déterminent les coupes, et ce n'est que pour abréger, pour ne pas tomber dans des redites perpétuelles, que, ces analogies une fois admises, on ne fait plus que noter les différences. Sa manière nous paraît très philosophique, et la seule capable de parvenir au but que l'on se propose, c'est-à-dire à la connaissance des espèces, sans être obligé de faire des volumes sur chacune d'elles ; et nous citerons pour exemple de sa manière de procéder le dernier de ses ouvrages zoologiques, son Histoire des Poissons. C'est après avoir étudié, analysé, comparé toutes les espèces, qu'il a formé ses genres ; il prend dans chaque genre une espèce pour modèle, et la décrit avec soin ; puis, à chacune des espèces suivantes, il ne consacre que quelques mots pour noter les différences qui la distinguent de la première et des autres : mais il ne faut pas oublier que tous les rapports, toutes les analogies, toutes les ressemblances avec l'espèce-modèle sont tacitement comprises dans le rang qu'on lui donne auprès d'elle, sauf les différences qui en font une espèce à part. Sa méthode est la même en anatomie comparée ; il décrit les organes de l'homme, pris pour point de départ ; et faisant ensuite abstraction des ressemblances, il n'a plus qu'à

noter les différences : mais les parties qu'il compare entre elles sont, par le fait même de cette comparaison, considérées comme analogues. Dans ses fossiles il suit la même marche. Ayant fait connaître en détail l'ostéologie des crocodiles vivans, il ne fait plus pour les crocodiles fossiles qu'exposer les différences qui les distinguent des crocodiles vivans, et celles qu'ils présentent entre eux.

Il est vrai que, comme quelques naturalistes, M. Cuvier ne voyait pas d'analogie de forme et de position relative des organes, ou de connexions entre tous les animaux, et c'est là précisément ce qui faisait le sujet de la discussion qui nous occupe. Il ne pouvait admettre que les poumons ou les branchies des vertébrés, par exemple, fussent dans les mêmes connexions que les branchies des mollusques et des crustacés, situées chez les uns à la base des pieds, ou fixées sur ces pieds mêmes, et chez les autres souvent sur le dos ou autour de l'anus. Il n'admettait point d'analogie entre le squelette des vertébrés et la peau des articulés ; il ne pouvait croire que le tœnia et le poulpe fussent construits sur le même plan, qu'il y eût unité de composition entre l'oiseau et l'oursin, entre la baleine et le colimaçon, malgré l'art avec lequel on cherche à effacer par degrés leur disparité ; et nous avouons que nous pensons comme lui, et que nous croyons qu'il n'y a de commun entre ces êtres que l'animalité, c'est-à-dire, l'exécution des fonctions générales de la vie.

C'est cette différence de connexions ou de position relative des organes qui empêchait M. Cuvier d'admettre la théorie du passage du fœtus par tous les degrés de l'échelle animale inférieurs à son espèce, puisqu'il est bien évident que dans un ensemble où toutes les parties sont liées les unes aux autres, comme dans un animal, les organes ne peuvent point changer de place et de forme pour simuler aujourd'hui un zoophyte, demain un

insecte, puis un mollusque, un poisson, un reptile, un oiseau, et enfin un mammifère. Ajoutons à cela que, dans certains animaux inférieurs, quelques uns de leurs organes sont plus compliqués que dans les animaux supérieurs. L'estomac des carnassiers, par exemple, est plus simple que celui des ruminans; ainsi il faudrait que ce viscère, d'abord simple lorsqu'il ressemblait à celui des poissons et de certains reptiles, se compliquât pour arriver au développement qui constitue un ruminant, et qu'il se simplifiât de nouveau pour prendre la forme qui convient aux carnassiers, aux quadrupèdes et à l'homme. On pourrait citer ainsi une foule d'impossibilités physiologiques, car il en existe de telles aussi bien que de mathématiques; et cette considération seule que les organes ne suivent pas tous la même échelle de décroissement ou de perfectionnement, que les uns augmentent, tandis que les autres diminuent ou disparaissent tout-à-fait, nous semble une impossibilité absolue à ce passage du fœtus par tous les degrés de l'échelle, théorie que nous ne croyons fondée que sur une trompeuse apparence de forme ou de la tête ou des extrémités, lorsque ces parties sont dans un état anormal de développement.

NOTE 21.

Il s'était associé pour la publication de cet ouvrage un de ses élèves, M. Valenciennes, à qui, par testament, il a légué tous les matériaux préparés pour la suite de ce travail. La position de M. Valenciennes, qui vient d'être nommé professeur au Muséum d'histoire naturelle, pour les classes des mollusques et des zoophytes, le met en état de continuer mieux que personne cette histoire des poissons, puisque, ayant travaillé plusieurs années avec M. Cuvier, il a pu modeler sa manière sur celle de ce grand maître, et se pénétrer de son esprit.

NOTE 22.

Outre ces ouvrages généraux, M. Cuvier a publié plusieurs mémoires sur des points particuliers d'anatomie, sur la composition de la tête des animaux vertébrés, sur les œufs des mammifères, sur ceux de quelques mollusques; il a donné la description de quelques espèces nouvelles, il a fait plusieurs articles du Dictionnaire des Sciences naturelles, et notamment le prospectus dans lequel on trouve un exposé rapide de sa manière philosophique de considérer l'histoire naturelle.

NOTE 23.

Les bâtimens de l'ancien collége du Plessis, dans lesquels on avait placé les Facultés, s'écroulant de toute part, c'est à la demande de M. Cuvier que l'ancienne Sorbonne fut accordée à l'Université pour les loger, et c'est à son activité, aux fréquentes visites qu'il faisait à l'architecte chargé de diriger les travaux, aux inspections réitérées qu'il en faisait lui-même, que les nombreux auditeurs des cours des facultés ont dû de ne point voir leurs études interrompues; c'est aux fonds qu'il a fait accorder pour la création d'un cabinet d'histoire naturelle, et pour l'achat de divers instrumens de physique et de chimie, que la faculté des sciences doit sa prospérité actuelle.

NOTE 24.

Il est fort difficile de trouver un mode de nomination aux chaires de professeurs des facultés qui satisfasse l'opinion publique. La nomination par l'autorité a l'inconvénient, dans les temps où nous vivons, de porter l'empreinte des idées politiques du moment. Le concours éloigne trop souvent les hommes expérimentés, parce que ceux-ci ne veulent pas compromettre leur réputation vis-à-vis de jeunes gens, qui montrent ordinairement

d'autant plus d'assurance, qu'ils ont moins approfondi la science. L'élection peut tendre à écarter un rival dangereux. Pour obvier à ces inconvéniens, l'on avait imaginé en Piémont de faire concourir les jeunes gens pour l'agrégation, à cet âge où un échec n'est point irréparable; ces agrégés étaient de droit professeurs suppléans, et parmi ceux qui se distinguaient dans ces fonctions, la faculté choisissait trois candidats, et l'autorité nommait l'un des trois. M. Cuvier avait introduit dans l'Université ce système ingénieux, réunion des trois modes indiqués ci-dessus, et qui lui paraissait offrir beaucoup de chances pour que les choix fussent les meilleurs possibles. Avant qu'on ait eu le temps de s'assurer de son efficacité, ce système a déjà subi des modifications. L'impatience française ne laisse pas aux institutions nouvelles le temps de porter leurs fruits. Elle les modifie ou les détruit avant que l'expérience ait prononcé.

NOTE 25.

La raison des lois, et surtout des lois et ordonnances administratives, lui paraissait un point essentiel et trop négligé dans l'enseignement. Pour en répandre la connaissance, il a plusieurs fois exposé ses vues à de jeunes maîtres des requêtes, en les engageant à composer un ouvrage sur l'administration, afin d'éclairer le public et de détruire les erreurs et les préjugés répandus contre le système administratif en général, et contre de certaines portions de l'administration en particulier; mais les changemens fréquens survenus dans la position de ces maîtres des requêtes, et la rapidité des évènemens politiques, ont toujours empêché que ces entreprises ne se terminassent. A défaut de documens écrits où l'on eût pu trouver cette connaissance des principes des choses, il avait pris la résolution de les faire connaître à

toutes les autorités sous lesquelles il a exercé ses fonctions; et si les hommes du pouvoir, si quelques uns de ses collègues n'ont pas toujours répondu par leurs actes à ce qu'espérait d'eux le parti dont ils étaient les agens, c'est grâce à la puissante barrière que leur opposait l'autorité de M. Cuvier.

NOTE 26.

M. Cuvier possédait au plus haut degré, quoique d'un tempérament extrêmement vif, cette patience qui, comme on l'a dit, est toujours nécessaire pour parvenir à la découverte de quelque vérité, et qui, selon Buffon, constitue le génie lorsqu'elle est donnée à un bon esprit. Aucun travail, quelque minutieux qu'il fût, ne l'impatientait lorsqu'il le croyait nécessaire pour arriver à son but; et cette patience était véritablement une vertu chez un homme à qui un raisonnement faux, un sophisme faisait bouillonner le sang, et qui ne pouvait entendre la lecture de quelques pages d'un livre qui n'apprenait rien ou ne concluait pas, ou d'un ouvrage empreint de passion ou de mauvaise foi, sans éprouver la plus vive impatience. Pour arriver à répandre l'instruction dans toutes les classes, il examinait jusque dans les moindres détails les ouvrages les plus élémentaires. Il est allé jusqu'à diriger la construction de plusieurs des cartes géographiques de M. Selves, dont il enluminait lui-même les modèles.

NOTE 27.

A une certaine époque le ministère voulant mettre l'instruction de la jeunesse entre les mains d'une société fameuse, et n'osant cependant le faire ouvertement, proposa de l'adjoindre à l'université; mais M. Cuvier pensant bien que cette congrégation ne pourrait long-

temps admettre un partage égal d'autorité, et que l'introduire dans l'université c'était la lui livrer entièrement, s'opposa de toute sa force à cette mesure subversive, et en démontra le danger à l'université et au conseil d'état auquel le projet avait été soumis. L'éloquence de M. Cuvier ramena à son avis la majorité qui penchait pour le projet du ministre; ainsi l'on peut dire que si cette expérience dangereuse ne fut pas faite, c'est uniquement à M. Cuvier qu'on le doit.

NOTE 28.

Des poètes qui lui avaient lu leurs ouvrages ont affirmé n'avoir trouvé chez aucun homme de lettres des conseils aussi sages et des maximes aussi saines que chez M. Cuvier; et si les lettres qu'il a écrites d'Italie sont un jour connues, on y verra comment un coup d'œil rapide lui suffisait, comme à l'artiste le plus exercé, pour apprécier à leur plus juste valeur les chefs-d'œuvre que le génie antique et le génie moderne ont accumulés dans cette contrée. En voyant l'émotion qu'il éprouve au Vatican devant les tableaux de l'auteur de la Transfiguration, on jugera qu'il savait distinguer le beau aussi bien que le vrai, et qu'il avait approfondi les principes des arts aussi bien que ceux des sciences.

NOTE 29.

M. Cuvier avait de la gaieté dans l'esprit, et comme il n'oubliait rien de ce qu'il avait lu (et que n'avait-il pas lu?) il pouvait citer, et citait en effet, dans ces momens où la conversation resserrée entre un petit nombre d'interlocuteurs prend plus de vivacité, une foule d'anecdotes, qui étonnaient d'autant plus les conteurs de profession, qu'il savait toujours à quelle occasion elles avaient pris naissance. Les épigrammes, les satires, les vers burlesques, son infatigable mémoire avait tout retenu.

NOTE 30.

Nous croyons que de même que l'on s'est trompé sur les idées scientifiques de M. Cuvier, de même quelques personnes peu éclairées ou aveuglées par la passion ont méconnu ses idées politiques. Nul n'était plus libéral (puisque ce mot impropre est consacré par l'usage), mais il était libéral éclairé. L'histoire politique des nations, ce résultat positif des institutions, le persuadait que le plus grand nombre de libéraux se trompent sur les moyens d'atteindre à leur but. Dans son opinion la plupart des mesures qu'ils proposent, fondées sur des théories en contradiction avec la nature du cœur humain et avec l'état actuel des sociétés européennes, doivent avoir un effet précisément contraire à celui qu'ils en attendent. Il voulait, il désirait que les hommes arrivassent à cette liberté, à cette égalité philosophiques, qui seules peuvent amener une civilisation de plus en plus avancée, mais il différait de la plupart des libéraux sur les moyens à employer; tous ceux qui prennent ce titre sont-ils assez d'accord sur ces moyens pour jeter la pierre à l'homme qui préconise d'autres mesures que les leurs? Son premier et principal moyen était l'instruction, mais l'instruction appropriée à l'état des esprits et des conditions; car de même qu'un enfant ne peut pas comprendre tout ce qu'il saisira et développera plus tard, de même les masses comparables à des enfans en cela doivent recevoir une instruction graduée. Donnez, disait-il souvent, des écoles avant d'enseigner les théories politiques, faites comprendre aux citoyens les devoirs que l'état de société leur impose, apprenez-leur ce que c'est que des droits politiques avant de les en faire jouir; alors toutes les améliorations se feront sans secousses; alors chaque idée nouvelle, jetée en bonne terre, aura le temps de germer, de

croître et de mûrir, sans que le corps social ait rien à redouter de ses fruits. Imitez la nature qui dans le développement des êtres agit par gradation, et met le temps au nombre de ses élémens les plus puissans. L'enfant reste neuf mois dans le sein de sa mère, et l'homme n'est complètement formé au physique que de vingt à trente ans, et au moral que de trente à quarante. Il faut des siècles aux institutions pour qu'elles produisent tous leurs fruits; témoin le christianisme, dont les effets ne sont pas encore tous accomplis, malgré dix-huit cents ans d'existence. Cette action lente et graduée des causes se remarque partout. L'invention de l'imprimerie compte déjà trois siècles, et cependant ses résultats sont encore loin d'avoir acquis tous leurs développemens; la machine à vapeur, inventée depuis plus de cinquante ans, commence à peine à montrer ses effets; et il est des hommes qui demandent aux lois et aux institutions, qui ne sont au bout du compte que des inventions comme toutes les autres, de changer tout-à-coup le mal en bien, et qui, s'ils ne peuvent jour par jour en mesurer la marche, les condamnent irrévocablement.

NOTE 31.

En 1815, lors de l'établissement des cours prevôtales, M. Cuvier combattit avec tant de chaleur, au conseil d'état et par-devant les chambres, les articles concernant les complots secrets et la rétroactivité, qu'ils furent rejetés. Avec ces deux articles, et l'exaltation du moment, les annales des vingt-cinq dernières années venant à être fouillées, non seulement des centaines, mais des milliers de Français auraient été grossir le nombre déjà si grand des victimes dévorées par la révolution. M. Cuvier eût-il mieux fait de se retirer que d'amender ainsi cette loi? Les familles de tous ceux qu'elle aurait frappés répondront pour nous.

NOTE 32.

Il a même employé des sommes considérables pour faire construire le local nécessaire à loger cette bibliothèque. Les greniers à fourrage de la ménagerie du Muséum ayant été transportés dans d'autres bâtimens, M. Cuvier demanda ces greniers à l'administration et les fit convertir à ses frais en une suite de pièces garnies de tablettes, dans lesquelles se trouvent encore ses livres. C'est ainsi que son logement, qui paraissait vaste en y comprenant cette bibliothèque, était en réalité dans sa partie habitable d'une médiocre étendue.

NOTE 33.

Lorsque Napoléon fixa le traitement des secrétaires perpétuels de l'Institut à six mille francs, quelqu'un lui fit observer que c'était trop. Il faut, répondit le consul, que le secrétaire perpétuel de l'Institut puisse recevoir et faire dîner chez lui les savans étrangers qui visitent la capitale. Le haut sentiment de convenances qui dictait ces paroles inspirait également M. Cuvier; et tous les savans ou gens de lettres, de quelques nations qu'ils fussent, ont trouvé de sa part et de celle de sa famille le plus bienveillant accueil, ce qui n'a pas peu contribué à lui donner ce droit de patronage qu'il exerçait en Europe sur la science et sur ceux qui la cultivent.

NOTE 34.

Une foule de jeunes gens, en retard pour leurs inscriptions, peuvent rendre témoignage que, malgré sa vivacité, il recevait avec bonté leurs excuses souvent assez peu fondées. Bon nombre d'entre eux peu favorisés de la fortune, et plusieurs étrangers que les discordes civiles ont jetés sur notre sol, ont trouvé de sa

part toutes les facilités possibles pour l'allègement du prix de leurs inscriptions. Il manifestait un grand intérêt pour ceux de ces derniers qui cherchaient par le travail à se tirer d'une position que souvent des circonstances étrangères à leur volonté ou de simples imprudences avaient fait naître. Il honorait d'ailleurs singulièrement le travail comme procurant l'aisance et les richesses, et comme étant une source abondante de jouissances : et tous ceux qui travaillaient avaient pour cela même droit à son estime et à sa plus constante protection.

NOTE 35.

Le mardi 8 mai, M. Cuvier fit une leçon au Collége de France qu'admirèrent tous ses auditeurs ; c'était un résumé du cours de l'année, une analyse des doctrines métaphysiques ou métaphysico-physiologiques, émises de nos jours par quelques naturalistes, et l'exposé de sa propre manière de considérer l'organisation ; l'abrégé de sa philosophie, qui, nous le répétons, était celle de tous les hommes doués d'un esprit supérieur, la pensée qu'une intelligence suprême a présidé à l'arrangement de l'univers. Le lendemain il se sentit de l'engourdissement au bras droit, mais il présida nonobstant le conseil d'état ; le soir de ce même jour, il ne put avaler les matières solides ; le jeudi la paralysie se manifesta plus vivement et fit des progrès continuels jusqu'au dimanche soir qu'il expira.

NOTE 36.

Si l'intelligence la plus élevée et les succès les plus mérités pouvaient donner le bonheur, quel homme aurait été plus heureux que M. Cuvier ? mais toutes ces jouissances de l'esprit ont été cruellement balancées par les chagrins domestiques. Quatre enfans, deux fils et deux filles, l'ont précédé dans la tombe. Le premier de

ses fils mourut à peine âgé de trois mois; le second, âgé de six ans, et qui montrait déjà la plus grande activité d'esprit, lui fut ravi en 1813, pendant son second voyage d'Italie. Le souvenir de cet enfant qu'à son départ il avait laissé bien portant ne l'a jamais quitté, car à chaque fois que dans ses promenades il en rencontrait un de cet âge, il le suivait douloureusement des yeux et le comparait avec le sien. La plus jeune de ses filles est morte à l'âge de trois ans, et l'aînée, douée de toutes les qualités qui font la femme accomplie, avait atteint sa vingt-deuxième année, lorsqu'une cruelle maladie vint la saisir et l'enlever presqu'au jour marqué pour son mariage. A ces pertes se joignirent celles de deux de ses beaux-fils morts à la fleur de l'âge, l'un en Portugal et l'autre aux Indes. Il semblait que le deuil eût élu chez lui son domicile. A toutes ces peines, il opposa la plus grande résignation, et chaque fois que le malheur venait le frapper, c'était une occasion pour lui de doubler son travail. Les soins affectueux de sa femme et de sa belle-fille, si dignes toutes deux par leur esprit aussi brillant que modeste de consoler cette grande âme, ont adouci sans doute ses peines, mais ne les ont point effacées; et nous croyons que l'ébranlement moral que lui causa la dernière et la plus cruelle de ces pertes, celle de sa fille aînée, a contribué pour beaucoup à affaiblir les ressorts de sa vie.

FIN.